Serfojie Rajah 1817

CONTES MORAUX,

PAR M. MARMONTEL.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Contes.

TOME PREMIER.

Fr. 125

A AVIGNON,

Chez JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire.

1793.

PRÉFACE

DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

ENgagé, il y a quelques années, à écrire sur la comédie, je cherchois dans la nature les regles & les moyens de l'art. Cette étude me conduisit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Moliere & par les poëtes qui l'ont suivi.

En parcourant le tableau de la société, je crus appercevoir que, dans les combinaisons inépuisables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'occuper. J'avois même recueilli quelques observations que je voulois proposer aux jeunes poëtes, lorsque M. de Boissi, mon ami, me demanda quelques morceaux de prose à insérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un conte, l'un des traits de ma collection; & je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé

uniquement pour soi-même. Ce conte eut le succès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me pressa de lui en donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison; & je pris pour exemple un sultan & son esclave, comme les deux extrêmités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel essai me réussit encore; & flatté d'avoir saisi le goût du public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singuliere que les jeunes personnes se font de l'amour, d'après la lecture des romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il est peint dans les livres, étoit un petit ridicule à combattre; & pris sous deux points de vue différens, il fut le sujet de deux contes. Dans l'un, c'est une femme mécontente de sa façon d'aimer. Dans l'autre, c'est une femme mécontente de la façon dont elle est aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle

amour dans le monde, la fantaiſie, la paſſion, & le goût, me donnerent l'idée des *Quatre Flacons.*

Dans le conte appellé *Heureuſement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus ſouvent la vertu d'une honnête femme, & combien ſa foibleſſe doit la rendre indulgente pour les fautes même qu'elle a ſu éviter.

Celui des *deux Infortunées* eſt un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, eſt expoſé dans le monde.

La hardieſſe avec laquelle certains petits originaux ſe donnent le nom de philoſophes, m'a fourni le ſujet du *Philoſophe ſoi-diſant.*

Le ſot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout ſoit fait pour lui, eſt peut-être le plus théatral des ridicules qui ont échappé à Moliere. Je n'ai fait que l'effleurer : mais un homme de talent doit ſentir combien ce caractere développé ſeroit digne de la ſcene comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une

mauvaiſe mere pour l'un de ſes enfans, & les chagrins qu'elle ſe prépare ; l'attention d'une bonne mere à diriger l'inclination de ſa fille, & le ſuccès qui en eſt le prix, ſont encore des ſujets fort au-deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée.

Perſuadé qu'un mari eſt ſouvent complice des égaremens de ſa femme, ou par un excès de foibleſſe, ou par un excès de rigueur, j'ai voulu rendre ſenſible cette vérité, qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec de la raiſon, de la douceur, & du courage. Mais le caractere du *Bon Mari* n'eſt pas de ceux dont il ſuffit de tracer l'eſquiſſe. Comme il tient le milieu entre deux excès oppoſés, ce ſont les nuances qui le diſtinguent, & j'y ai donné tous mes ſoins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans le *Connoiſſeur*, eſt trop nuiſible aux lettres, pour mériter des ménagemens. J'avouerai cependant que des conſidérations perſonnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le connoiſſeur bon homme, au lieu du connoiſſeur jaloux & tyrannique, qui veut

protéger les talens en dépit d'eux-mêmes, & qui persécute sourdement tous ceux qu'il ne peut subjuguer : c'est au théatre à en faire justice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux & m'éloigner de mes modeles, que de les peindre trop ressemblans. On verra de même que, si j'ai dessiné de fantaisie les personnages de quelques prétendus beaux esprits, ce n'est pas faute d'en avoir de plus ridicules & de plus méprisables à copier d'après nature ; mais j'aime encore moins la vérité que je ne hais la satyre.

Les plaintes des peres sur les égaremens de leurs fils ne sont que trop fréquentes & que trop bien fondées : mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à se reprocher? Quels sacrifices ont-ils fait au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfans les vices dont ils se plaignent ? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon pere est capable ; & cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*Ecole des peres*.

La réflexion & l'étude du monde m'ont fourni de nouveaux sujets. On voit des

époux dignes de s'aimer, en défiance l'un de l'autre, paſſer de la froideur à l'antipathie, & d'une prévention injuſte ſe faire à tous deux un malheur réel. C'eſt ce que j'ai peint dans le *Mari Sylphe*. Le moyen de conciliation que j'ai pris eſt un peu ſingulier; mais il eſt reçu au théatre: il n'a de moi, dans cette fable, que les détails épiſodiques, les caracteres, & la moralité.

Rien de plus heureux pour un homme foible que l'aſcendant qu'auroit ſur lui une femme vertueuſe & ſage. L'exemple que j'en ai tracé dans la *Femme comme il y en a peu*, eſt rare, & le titre l'annonce; mais il peut être encourageant.

Les hommes, ſi délicats entre eux ſur les lois de l'honnêteté, ſemblent s'en être diſpenſés à l'égard des femmes. Le crime de la ſéduction eſt pour la plupart une gentilleſſe: loin d'en rougir, ils en font vanité. C'eſt à rendre odieux ce vice de nos mœurs qu'eſt deſtiné le conte intitulé: *Laurette*.

Dans l'*Amitié à l'Epreuve*, j'ai peint des mœurs bien différentes. On y voit la vertu expoſée au plus dangereux de tous les com-

bats. Je l'ai rendue victorieuse, mais de maniere à inspirer, je crois, à l'homme le plus sûr de lui-même, la crainte d'un pareil danger.

En écrivant sur la comédie du Misanthrope, j'avançai, il y a quelque tems, que Moliere, dans le personnage de Philinte, avoit prétendu opposer à Alceste un homme du monde, & non pas un sage. Il m'est venu depuis dans la pensée d'essayer comment le Misanthrope auroit soutenu le contraste d'un homme vraiment vertueux. C'est ce foible essai que je donne sous le titre du *Misanthrope corrigé*.

Il est des caracteres qui, pour être présentés dans toute leur force, exigent des combinaisons & des développemens dont un conte n'est pas susceptible; je ne puis que les indiquer. Il en est d'autres qui ne sont pas assez généraux pour être peints, sans donner lieu aux applications personnelles: je m'abstiens même de le désigner. On sait combien la fausse clef des *caracteres* a chagriné leur auteur; (1) & je

(1) Labruyere.

ne dois pas ignorer de quoi les méchans ſont capables.

Quelquefois il s'eſt préſenté des ſujets qui, ſans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des ſituations touchantes, ou des tableaux intéreſſans : tels ſont *Lauſus & Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annette & Lubin*, *les Mariages Samnites* ; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la ſociété, ou les ſentimens de la nature ; & c'eſt ce qui m'a fait donner à ce recueil le titre de CONTES MORAUX.

A la vérité des caracteres, j'ai voulu joindre la ſimplicité des moyens, & je n'ai guere pris que les plus familiers. Ainſi, un petit ſerin ſert à détromper & à guérir une femme de l'aveugle paſſion qui l'obſede ; ainſi quelques traits changés en un tableau réconcilient deux époux ; ainſi la nouvelle du jour, le ſpectacle, le jeu, la promenade ſont les épreuves qui développent les caracteres de deux amans, & qui

éclairent une jeune personne sur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de chose du style : quand c'est moi qui raconte, je me livre à l'impression actuelle du sentiment ou de l'image que je dois rendre : c'est mon sujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes personnages, tout l'art que j'y emploie est d'être présent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature, dans les mœurs & dans le langage, est ce que j'ai recherché dans ces contes : s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je proposai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'encyclopédie, de supprimer les *dit-il* & les *dit-elle*, du dialogue vif & pressé. J'en ai fait l'essai dans ces contes ; il me semble qu'il a réussi. Cette maniere de rendre le récit plus rapide, n'est pénible qu'au premier instant : dès qu'on y est accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.

Je n'ai pu voir sans émulation mes contes, dans leur nouveauté, traduits en

italien, en allemand, deux fois en anglois, & mis en action avec succès sur les théatres de Paris & de Londres. Ces encouragemens ont produit un effet tout opposé à la négligence ; & j'espere que le public daignera s'en appercevoir.

CONTES MORAUX.

ALCIBIADE, OU LE MOI.

LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge & la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avoit qu'un: il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes; mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit? cette délicatesse lui prit un matin, comme il venoit de faire sa cour à une prude: c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien dupe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme

qui ne m'aime peut-être que pour elle-même! Je le saurai, de par tous les Dieux; & s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athletes un soupirant qui me remplace.

La belle prude, suivant l'usage, opposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade. C'étoit une chose épouvantable! elle ne pouvoit y penser sans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y résoudre. Elle auroit voulu, pour tout au monde, qu'il fût moins jeune & moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'apperçois, madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent: hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque vous le voulez, que nos ames seules soient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise & piquée; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du desir brilloit dans les yeux de la prude; dans son maintien, la nonchalance, & la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il apperçut le piege. Quelle victoire, lui dit-il, madame, quelle victoire à remporter sur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis: la

délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparens & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes desirs : combien d'ennemis à vaincre ! Ulysse n'y échapperoit pas ; Hercule y succomberoit. Je serai plus sage qu'Ulysse, & moins fragile qu'Hercule : oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique ; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent. —— Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune ; il est des momens où l'on n'est pas maître de soi ; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos desirs. —— Soyez tranquille, madame ; je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je pas le maître ? —— Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que, s'ils deviennent trop pressans, vous m'en ferez l'aveu ? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole : il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. —— Oui, madame, je vous avouerai ma foiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber : mais laissez-moi du moins éprouver mes forces ; je sens qu'elles iront encore loin, & j'espere que l'amour m'en don-

A 2

nera de nouvelles. La prude étoit furieuse ; mais sans se démentir, elle ne pouvoit se plaindre : elle se contraignit encore, dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberoit. Il reçut le lendemain, à son réveil, un billet conçu en ces termes : » J'ai passé la plus » cruelle nuit ; venez me voir. Je ne puis vivre » sans vous. «

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts ; un jour tendre se glissoit dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmentée cette nuit ! j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyiez infidele : mon malheur seroit d'autant plus sensible, que j'en serois moi-même la cause, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre, vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-tems. Ne vous connois-je pas ? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jetta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment !

Après tout, de quoi me suis-je privé ? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose: mais fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous: cessez de me soupçonner & de me plaindre ; vous voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus respectueux. Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux, & elle appella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzieme année, attiroit déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir ; tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, & ses rivaux se dissiperent. Ce n'étoit point encore l'usage, à Athenes, de s'épouser pour se haïr & pour se

méprifer le lendemain ; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu : elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté ; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur sensible ! Je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire ; une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation, cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur ; qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincere, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir ; & je trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. Glicérie vouloit, avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alci-

biade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien tems, disoit-il, de m'assurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la nécessité de feindre ? C'est aujourd'hui, que vous êtes libre, qu'il seroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un sentiment naturel & pur. —— Hé bien, soyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible; il l'est du moins depuis que je vous estime assez pour vous confier mon secret ; mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisance : c'est de ne me plus parler tête à tête, que vous ne soyiez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile ; mais sa chimere l'occupoit. Il voulut voir jusqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parens me reçoivent avec une politesse froide, que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse : mais si j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne sera plus tems de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux : je suis l'ami & le disciple de Socrate ; & je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre pere

nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée. —— Vous ne me verrez donc plus? —— Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. —— Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux? —— Je serai la victime de mon devoir. —— Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi? —— Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites? Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens? —— Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. —— Il est trop vrai que je vous aime. —— Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi; il est au dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice: ce sentiment est trop fort pour votre âge; il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent, & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jetter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens; voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance

à toute épreuve, de me jurer que vous ſerez à moi, quoi qu'il arrive, & que vous ne ſerez qu'à moi. —— En vérité, ſeigneur, c'eſt ce que je ne ferai jamais. —— En vérité, madame, je devois m'attendre à cette réponſe, & je rougis de m'y être expoſé. A ces mots, il ſe retira outré de colere, & ſe diſant à lui-même: J'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne ſe donne que par avis de parens!

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroiſſoit inconſolable de la perte de ſon époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le ſérieux que la bienſéance impoſe auprès des perſonnes affligées. La veuve trouva un ſoulagement ſenſible dans les entretiens de ce diſciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaiſes. C'étoit bien le plus honnête homme du monde! mais il n'avoit préciſément que le ſens commun. Il étoit aſſez bien de figure, mais ſans élégance & ſans grace; rempli d'attentions & de ſoins, mais d'une aſſiduité fatigante. Enfin, on étoit au déſeſpoir d'avoir perdu un ſi bon mari, mais bien réſolue à n'en pas prendre un ſecond. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'eſclavage me répugne, autant la liberté m'ef-

fraie. A mon âge livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition; on auroit mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces! Il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet; & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas: il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose: ce quelque chose devoit être un amant; & sans prévention, elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités: d'abord elle s'en plaignit; bientôt elle s'y accoutuma; enfin elle y exigea du mystere; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoient ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui: c'étoit lui-même; du moins le croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La veuve, de son côté, s'applaudissoit de tenir sous ses lois l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grece. Mais combien peu de personnes sa-

vent jouir ſans confidens! Alcibiade, amant ſecret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'eſt flatteur qu'autant qu'il eſt ſolemnel. Un auteur a dit que ce n'eſt pas tout que d'être dans une belle campagne, ſi l'on n'a quelqu'un à qui l'on puiſſe dire: La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas aſſez d'avoir Alcibiade pour amant, ſi elle ne pouvoit dire à quelqu'un: J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à ſon amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade, étonné qu'on publiât ſon aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accuſa d'indiſcrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laiſſerois courir des bruits que j'aurois voulu répandre; & je ne ſouhaite rien tant que de les faire évanouir. Obſervons-nous avec ſoin, évitons en public de nous trouver enſemble; & quand le haſard nous réunira, ne vous offenſez point de l'air diſtrait & diſſipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'aſſez mauvaiſe humeur. Je ſens bien, lui dit-elle, que vous en ſerez plus à votre aiſe: les aſſiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne? Je ne ſaurois prendre ſur moi d'être coquette: ennuyée de tout en votre abſence, rêveuſe & embarraſſée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le ſerai peut-être en effet. Si l'on eſt perſuadé que vous m'avez, il

n'y a plus aucun remede ; le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystere ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de liberté. Au spectacle elle exigeoit qu'il fût assis derriere elle, qu'il lui donnât la main pour aller au temple, qu'il fût de ses promenades & de ses soupers. Elle affectoit sur-tout de se trouver avec ses rivales ; & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton absolu, le regardoit avec mystere, lui sourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le tenoit partout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir ; ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête ; elle me mépriseroit, si elle n'avoit point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu ; on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate, occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit ; mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisoit

faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux magistrats ; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs ; & il ne parloit de son maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent. Dans les conférences qu'il eut avec un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison ; sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin, s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le magistrat, qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est philosophe aussi ; & je serai bien-aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de philosophie ; & celle de Socrate, dans la bouche d'Alcibiade, la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mais où l'on est encore belle, où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais où l'on fait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui

rendit des devoirs ; elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle se faisoit définir, suivant les principes de Socrate, la sagesse & la vertu, la justice & la vérité. L'amitié vint à son tour, & après en avoir approfondi l'essence : Je voudrois bien savoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours ; l'un grossier & bas, qui nous est commun avec les animaux ; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir : l'autre pur & céleste, qui nous rapproche des Dieux ; c'est l'amitié plus vive & plus tendre : le troisieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les brutes, & semble le plus naturel aux hommes ; c'est le lien des ames, cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle

ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature, car, quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il savoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage ; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous : mais en connoît-il les égaremens & les excès ? Oui, madame, comme il connoît ceux de l'ivresse, & il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope : on est libre de choisir ses vins, & d'en modérer l'usage : a-t-on la même liberté en amour ? Il est sans choix & sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs & sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête ; & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope, & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui, plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus que la foi conjugale ; & c'étoit là le nœud gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche ; il falloit le

dénouer. Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour sur l'article de la société : Le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs : & les abus ont produit les lois. Tout cela est sacré ; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au dehors, les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur ; elle seule peut inspirer la reconnoissance, l'amour, le sentiment ne sauroit être un devoir d'institution. De-là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope, qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conséquence. Quoi, dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois ! —— Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. —— Il vous a donc promis à son tour d'être non seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux ? —— Il m'a promis d'y faire son possible, & il me tient parole. —— Hé bien, vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement ; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse ! s'écria Rodope. —— Heureusement, madame, elle n'est pas si affreuse : il y auroit trop de coupables, si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. —— Quoi, seigneur, vous doutez !...

—— Je ne doute de rien, madame. Mais ma franchiſe peut vous déplaire ; & je ne vous vois pas diſpoſée à l'imiter. Je croyois parler à un philoſophe, & je ne parlois qu'à une femme d'eſprit. Je me retire confus de ma mépriſe. Mais je veux vous donner pour adieu un exemple de ſincérité. Je crois avoir des mœurs auſſi pures, auſſi honnêtes que la femme la plus vertueuſe ; je ſais tout auſſi-bien qu'elle à quoi nous engagent l'honneur & la religion du ſerment ; je connois les lois de l'hymen, & le crime de les violer : cependant euſſé-je épouſé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous ſeule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes enſemble. Selon vous, pour être vertueuſe, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux ; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce diſcours, prononcé du ton du dépit & de la colere, laiſſa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade ceſſa de la voir. Elle avoit découvert dans ſes adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la diſpute ; elle ſentit de ſon côté que ſes conférences philoſophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance ſecrete pour les empreſſemens de ſon mari, enfin le trouble & la rougeur que lui cauſoit le ſeul nom d'Alcibiade, tout lui faiſoit craindre le danger de le revoir ; & cependant elle brû-

loit du desir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse : le mari s'en amusa quelque tems ; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espere qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice ; mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, madame, faisoient mes délices ; & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'esprit & la beauté, m'avoit enchaîné sous vos lois. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune ; car il n'est pas possible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, madame, vous l'éprouvez pour un autre, vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre : mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans

Athenes qui ait de l'amour pour son mari ; & c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le disciple d'un sage ! lui dit Rodope en souriant. Il répliqua le plus sérieusement du monde, elle repartit en badinant : il lui prit la main, elle se fâcha ; il baisa cette main, elle voulut se lever ; il la retint, elle rougit ; & la tête tourna aux deux philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On savoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnerent des soupçons : les soupçons, dans le monde, valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi ; mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raison & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame sensible & naturellement vertueuse, que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, résolut de ne plus voir Alcibiade; & plus elle sentoit de foiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence: J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts qu'on avoit avec un mari n'étoient rien; mais les seules apparences sont des torts réels, dès qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. —— Ainsi, madame, vous préférez son bonheur au mien? —— Je préfere, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations: ce mot échappé sera ma derniere foiblesse. Et je me croyois aimé! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, madame: je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuivit-il: quand elles nous prennent, c'est excès d'amour; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu; & dans le fond, cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu, qu'il ne falloit plus compter sur les

femmes ; mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrete, comme il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtisanne Erigone. Il vouloit s'éloigner ; elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou ; dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensévelir tout vivant dans ses idées creuses & tristes ? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le tems d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. —— La belle route pour arriver au bonheur ! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse ? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t'a gâté ; c'est dommage ; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre des leçons. Depuis long-tems j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle & sensible, & je crois valoir, sans vanité, un philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! Viens à mon école ; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent & magnifique, que ses folies ont rendu si célebre ; & je ne me sou-

tiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. —— Bon ! eſt-ce là ce qui te chagrine ? Conſole-toi : j'ai de l'or, des pierreries à foiſon ; & les folies des autres ſerviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres ſi obligeantes ; mais je n'en abuſerai point. —— Que veux-tu dire avec ta délicateſſe ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? d'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque choſe ? tu n'es pas aſſez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. —— Je vous avoue que vous me ſurprenez ; car enfin vous avez la réputation d'être avare. Avare ! oui, ſans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me ſont bien chers, mais tu m'es plus cher encore ; & s'il le faut, tu n'as qu'à parler ; demain je te les ſacrifie. Votre généroſité, reprit Alcibiade, me confond & me pénetre : je vous donnerois le plaiſir de l'exercer, ſi je pouvois du moins la reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous diſſimuler que l'uſage immodéré des plaiſirs n'a pas ſeulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le ſecret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en ſouriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! Mais je vais bien plus te ſurprendre : un ſentiment vif & délicat eſt tout ce que j'attends de toi, & ſi ton cœur n'eſt pas ruiné, tu as encore de quoi me ſuffire. Vous plaiſantez, dit Alcibiade. —— Point du tout.

Si je prenois un Hercule pour un amant, je voudrois qu'il fût Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicateſſe de cette volupté tranquille dont la ſource eſt dans le cœur. Si du côté des ſens tu me ménages quelques ſurpriſes, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure auſſi enchanté que ſurpris : & ſans l'inquiétude & la jalouſie que me cauſeroient mes rivaux...... —— Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curioſité, & tu ſens bien que chez moi l'une & l'autre ſont épuiſées. Si je ne connoiſſois point les hommes, la parole que je te donne ſeroit un peu haſardée ; mais en te les ſacrifiant, je ſais bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliſer : tu as une campagne aſſez loin d'Athenes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te ſens-tu capable de ſoutenir le tête à tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque tems à la ville. Mais ſi nous nous arrangeons enſemble, devons-nous nous afficher ? —— Tu en es le maître : ſi tu veux m'avouer, je te proclamerai ; ſi tu veux du myſtere, je ſerai plus diſcrete & plus réſervée qu'une prude. Comme je ne dépends de perſonne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne deſire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, conſulte

ton cœur; & si je te conviens, mon souper nous attend. Allons prendre à témoin de nos sermens les dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baisant avec transport: Enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour; c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les sens à la fois, sembloit concourir, dans ce souper délicieux, à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorsque les amours leur versoient le nectar, & que les graces leur servoient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je, un mortel? C'est Bacchus, Apollon & l'Amour que je possede; & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope & de Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune dieu, de pampre, de laurier & de myrte; puissé-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les immortels dont vous réunissez les charmes! Alcibiade, enivré d'amour-propre, déploya tous ces talens enchanteurs, qui séduisoient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre: il compara son bonheur à celui des dieux, & il se trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après

Après le soupé, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant; puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes! Daignez du moins me le faire croire; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse; & par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres lois que vos desirs. A ces mots, elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté s'écria: O pudeur! ô vertus! qu'êtes-vous donc, si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste, l'amour tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature? Dans cet excès d'admiration & de joie, il se leve, & il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un sourire. Sensible sans emportemens, son cœur ne sembloit enflammé que des desirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuse, sans que la courtisane démentît un seul moment le caractere qu'elle avoit pris. Mais le jour fatal approchoit, qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Nep-

tune faisoient l'entretien de toute la jeunesse d'Athenes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carriere, & l'espoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour que devoient se célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conséquences; & nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble, on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone, errans sur cet amphithéatre immense, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout à coup elle voit paroître devant la barriere les coursiers & le char de son amant: elle n'osoit en croire ses yeux; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'amour & plus fier que le dieu Mars, s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade, c'est lui-même! Ce nom passe de bouche en bouche; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots: C'est Alcibiade, c'est la gloire & l'ornement de la jeunesse athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta

fur elle un regard qui fembloit être un préfage de la victoire. Les chars fe rangent de front, la barriere s'ouvre, le fignal fe donne, la terre retentit en cadence fous les pas des courfiers, un nuage de pouffiere les enveloppe. Erigone ne refpire plus. Toute fon ame eft dans fes yeux, & fes yeux fuivent le char de fon amant à travers ces flots de pouffiere. Les chars fe féparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade eft du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Caftor, à Pollux, à Hercule, à Apollon; enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'eft alors que la crainte & l'efpérance tiennent fon ame fufpendue. Les roues des deux chars femblent tourner fur le même effieu, & les chevaux femblent conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone fe dilate; fon rival force de vîteffe, & le cœur d'Erigone fe refferre de nouveau: chaque alternative lui caufe une foudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retentir les airs du nom de Pificrate de Samos. Alcibiade confterné fe retire fur fon char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repaffer du côté du cirque, où Erigone, accablée de confufion, s'étoit couvert le vifage de fon voile. Il lui fembloit que tous les yeux attachés fur elle, lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général

se fait entendre amour d'elle ; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisicrate qui ramene son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours ; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant, mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, répliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux, qui m'en a fait avoir la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le monde l'y invitoit par des applaudissemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux instances du peuple ; mais, qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant, & Pisicrate remonta sur son char, enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement : Tu es bien foible & bien vain, se dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès ! Et

de quoi ? De ce qu'il ſe trouve dans le monde un homme plus adroit & plus heureux que toi ! Je vois ce qui te déſole ; tu aurois été tranſporté de vaincre aux yeux d'Erigone, & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de juſtice. Erigone n'eſt point une femme ordinaire ; elle te ſaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître ; & quant au mauvais ſuccès, elle ſera la premiere à te faire rougir de ta ſenſibilité pour un ſi petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adverſité : c'eſt pour ſon cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la courſe. Plein de ces idées conſolantes, il arrive chez Erigone : il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le déſeſpoir s'emparent de ſon ame : éperdu & frémiſſant, ſes pas égarés ſe tournent comme d'eux-mêmes vers la maiſon de Socrate.

Le bon homme, qui avoit aſſiſté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous conſoler avec moi, parce que vous êtes vaincu ? Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu ſi vous aviez triomphé. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adverſité. Une ame enivrée de ſon bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée eſt plus flatteuſe & plus touchante. Avouez cependant

que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisicrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grece : & en vérité, il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le philosophe, jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage : Qu'est-ce donc ? lui dit-il d'un ton plus sérieux ; une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on est malheureux d'être sensible ! il faut avoir une ame de marbre dans le siecle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c'est une si bonne chose, qu'on ne sauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du magistrat, & la courtisane qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous ? lui dit Socrate après l'avoir entendu : il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir ; elle le trouvoit en vous : vous l'en priviez ; elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient

dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté ; la femme du magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche ; la courtisane, un homme admiré, applaudi, desiré par-tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule ; tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le philosophe ; ah ! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel ; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit ! Je voudrois bien savoir quel est ce moi que vous voulez qu'on aime en vous ? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talens & la beauté, ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie ; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez

pas, croyez-moi, dans des diſtinctions qu'on ne fait point, & prenez, comme on vous le donne, le réſultat de ce mêlange : c'eſt une monnoie dont l'alliage fait la conſiſtance, & qui perd de ſa valeur au creuſet. Au ſurplus, il en eſt de l'amour & de l'amitié, comme de tous les mouvemens de l'ame : ce n'eſt jamais que ſon bien qu'elle cherche ; & ſi du vôtre elle fait le ſien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour ſoi ; & ſi jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourroit bien arriver, vous le ferez pour votre plaiſir. N'exigez donc pas que l'amour ſoit plus généreux que l'héroïſme, & trouvez bon qu'une femme ne faſſe pour vous que ce qui lui plaît. Je ne ſuis pas fâché que votre délicateſſe vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la réſolution de Rodope & la vanité d'Erigone vous aient rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous conſeille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'eſt une enfant qui veut qu'on l'épouſe. —— Hé bien, vous l'épouſerez. —— L'ai-je bien entendu ? c'eſt Socrate qui me conſeille le mariage ! —— Pourquoi non ? Si votre femme eſt ſage & raiſonnable, vous ſerez un homme heureux : ſi elle eſt méchante ou coquette, vous deviendrez un philoſophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

SOLIMAN II.

C'Eſt un plaiſir de voir les graves hiſtoriens ſe creuſer la tête, pour trouver de grandes cauſes aux grands événemens. Le valet de chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raiſonner ſur l'abdication de ſon maître : mais ce n'eſt pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épouſa ſon eſclave, au mépris des lois des ſultans. On ſe peint d'abord cette eſclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de ſa gloire : les plaiſirs variés, mais faciles du ſérail, lui étoient devenus inſipides. Je ſuis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines careſſantes. Ces eſclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'eſt à des cœurs nourris dans le ſein de la liberté qu'il ſeroit doux de faire aimer l'eſclavage.

Les fantaiſies d'un ſultan ſont des lois pour ſes miniſtres. On promit des ſommes conſidérables à qui ameneroit au ſérail des eſclaves européennes. Il en vint trois en peu de tems, qui, pareilles aux trois graces, ſembloient avoir partagé entre elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissans, un esprit ingénu & une ame sensible distinguoient la touchante Elmire. L'entrée du sérail, l'image de la servitude, l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche, il la rappelle à la lumiere ; il la rassure avec bonté. Elle leve sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes : il lui tend la main, il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent ; & dès qu'il est seul avec elle : Ce n'est pas de l'effroi, dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître, ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! eh ! quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la foiblesse & l'innocence ? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude ; & le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie ; & en respectant ma vertu, ma jeunesse & mes malheurs, méritez ma reconnoissance, mon estime & mes regrets.

Ce discours d'une esclave étoit nouveau pour Soliman : sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je

ferois mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins s'il ne me seroit pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi ; si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah ! seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le sultan ; ce sont des vêtemens, non des parures qu'on vous présente : rien ne sauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, répliqua le sultan : je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit ; & le sultan s'apperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le desir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galanteries

timides de la part du sultan ; & du côté d'Elmire, en complaisances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour, sans qu'elle s'en apperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & jusqu'au déshabillé ; bientôt il fut admis au déshabillé & à la toilette : c'étoit-là que se formoit le plan des amusemens du jour & du lendemain. Ce que l'un proposoit étoit précisément ce qu'alloit proposer l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur des larcins d'idées. Elmire, dans ces disputes, ne s'appercevoit pas de petites négligences qui échappoient à sa pudeur ! Un peignoir dérangé, une jarretiere mise imprudemment, ménageoient au sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il savoit, & c'étoit beaucoup savoir pour un sultan, qu'il y a de la mal-adresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose ; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est alarmée, & que, pour la vaincre, il faut l'apprivoiser. Cependant plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il sentoit redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il se rend chez Elmire, suivi de ces présens. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, & vous dire adieu pour jamais.

Quoi !

Quoi ! dit Elmire tremblante, c'eſt demain ! je l'avois oublié. C'eſt demain, reprit le ſultan, que, livré à mon déſeſpoir, je vais être le plus malheureux des hommes. —— Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait ſouvenir ? —— Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéreſſée à votre bonheur, & que ſi, pour vous marquer ma reconnoiſſance, il ne falloit que prolonger de quelque tems mon eſclavage.... —— Non, madame, je ne ſuis que trop accoutumé au bonheur de vous poſſéder. Je ſens que plus je vous aurois connue, & plus il me ſeroit affreux de vous perdre : ce ſacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puiſſe votre patrie en être digne ! puiſſent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grace, c'eſt de vouloir bien accepter ces préſens, comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même ſoyiez capable d'inſpirer. Non, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, je n'accepte point ces préſens. Je pars ; vous le voulez ! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman, levant les yeux ſur Elmire, rencontra les ſiens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. —— Adieu, Soliman. Ils ſe dirent tant & de ſi tendres

adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie.

Les avenues du bonheur, où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie, lui avoient paru si délicieuses avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu ; ils devinrent trop faciles, & bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencerent à avoir des vides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire, à cette proposition, sentit bien qu'elle étoit perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira ; & l'on fit venir l'esclave.

Délia (c'étoit le nom de la musicienne) avoit la taille d'une déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébene, & sa peau, la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses levres, du plus beau merveil, laisserent voir deux rangs de perles enchassés dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman ; & le héros sentit élever son ame, au souvenir de ses triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissoit aux accens de cette voix

éclatante, qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix, plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations, liées par des nuances insensibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentimens. Ses sons, tantôt expirant sur les levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour à tour les soupirs de la pudeur & la véhémence du desir; & ses yeux, encore plus que sa voix, animoient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le sultan, égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respiroit à peine. Quelle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile! Hélas! ce devroit être l'organe de mon cœur! tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire; mais Soliman ne l'écoutoit pas.

D 2

Délia changea de ton une ſeconde fois, pour célébrer l'inconſtance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéreſſant & d'aimable, fut retracé dans ſes chants. On croyoit voir le papillon voltiger ſur les roſes, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la tourterelle, diſoit Délia : elle eſt fidelle, mais elle eſt triſte. Voyez la fauvette volage : le plaiſir agite ſes aîles, ſa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne ſe glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la conſtance. Il n'eſt qu'un mortel ſur la terre qu'il ſoit poſſible d'aimer toujours : qu'il change, qu'il jouiſſe de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le ſuivent. On l'adore dans ſes bras ; on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il ſe rende ou qu'il ſe dérobe à nos deſirs ; il trouvera par-tout l'amour, par-tout il le laiſſera ſur ſes traces.

Elmire ne put diſſimuler plus long-tems ſon dépit & ſa douleur. Elle ſe leve & ſe retire : le ſultan ne la rappelle point ; & tandis qu'elle va ſe noyer dans ſes larmes, en répétant mille fois : Ah ! l'ingrat ! ah ! le perfide ! Soliman, charmé de ſa divine cantatrice, va réaliſer avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints ſi vivement. Dès le lendemain matin, la malheureuſe Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendreſſe, où elle lui rappeloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela eſt juſte, dit le ſultan : qu'on la renvoie dans ſa patrie,

comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne-foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de ſon amour pour Délia ne furent qu'une ivreſſe; mais dès qu'il eut le tems de la réflexion, il s'apperçut qu'elle étoit plus pétulante que ſenſible, plus avide de plaiſir que flattée d'en donner; en un mot, plus digne que lui d'avoir un ſérail ſous ſes lois. Pour nourrir ſon illuſion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impreſſion s'en affoibliſſoit chaque jour par l'habitude; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere, lorſqu'une circonſtance imprévue la diſſipa pour jamais.

Le principal miniſtre du ſérail vint déclarer au ſultan qu'il n'étoit plus poſſible de contenir l'indocile vivacité d'une de ſes eſclaves d'Europe; qu'elle ſe moquoit des défenſes & des menaces, qu'elle ne lui répondoit que par de ſanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman, qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ſes plaiſirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il ſe rendit chez elle, ſuivi de l'eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman: Graces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine! Vous êtes, ſans doute, le ſublime ſultan dont j'ai l'honneur d'être eſclave? Faites-moi le plaiſir de chaſſer ce vieux coquin qui me choque la vue. Le ſultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'eſt

ainsi qu'on l'avoit nommée) respectez, s'il vous plaît, le ministre de mes volontés. Les mœurs du sérail ne vous sont point connues; en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous, & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez*, est-ce là de la galanterie turque? Vous avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes! *Respectez le ministre de mes volontés!* Vous avez donc des volontés, & quelles volontés, juste ciel, si elles ressemblent à leur ministre! Un vieux monstre amphybie, qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer! Voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse! Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles: bientôt il va nous peser l'air & nous mesurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir, pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires! Est-ce que vous lui ordonnez de nous en interdire l'entrée? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal! le ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi, le sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards & le jeu de sa physionomie. Par Mahomet! disoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui

soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits ; mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapissée de roses, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste & bien prise ; tout cela donnoit à son étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces situations, ont la ressource du silence ; & Soliman, ne sachant que lui répondre, prit le parti de se retirer, en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette esclave audacieuse. C'est une enfant, répondit le sultan : il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil, il fit venir le chef des eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal auprès de Roxelane ; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du ministre, les femmes de Roxelane se hâterent de l'éveiller. Que me veut ce singe ? s'écria-t-elle en se frottant les yeux. Je viens, répondit l'eunuque, de la part de l'empereur, baiser la poussiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame.——

Va te promener avec ta harangue : mes pieds n'ont point de poussiere, & je ne prends pas du thé si matin.

L'eunuque se retira sans répliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le sultan : pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi ? lui dit-il ; on a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Çà, faisons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. —— Vous l'oubliez ? tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une esclave ? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est-là que l'on connoît l'amour ; c'est-là qu'il est vif & tendre : & pourquoi ? parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, & ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le desir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus il est difficile d'aimer son maître, sur-tout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous

donne ! Auſſi, reprit le ſultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude ; mais vous devez à votre tour. —— Je dois ! & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians : ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme qui a l'honneur de parler à une jolie femme. —— Mais, Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes ? —— Qui vous êtes, & qui je ſuis ? Vous êtes puiſſant, je ſuis jolie : nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le ſultan avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je ſuis maître, & vous êtes eſclave. —— Oui, je ſais que vous m'avez achetée : mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence ; en un mot, les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuſer. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie eſt en vos mains : mais je ne ſuis plus votre eſclave, ſi je ſais mépriſer la vie ; & franchement la vie qu'on mene ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeſte ! s'écria le ſultan : me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuſe. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane ; ces gardiens, par exemple, ſi noirs, ſi dégoûtans, ſi difformes, ſont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? —— Ces gardiens ne ſont pas ici

pour vous seule. J'ai cinq cents femmes sur lesquelles nos mœurs & nos lois m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes? lui demanda-t-elle en confidence. —— C'est une espece de faste que m'impose la dignité de sultan. —— Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît; car vous n'en prêtez à personne? —— L'inconstance, répondit le sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidele; & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage: elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyiez pas un simple particulier dans ma patrie: j'aurois pour vous quelque foiblesse; car au fond ce n'est pas vous que je hais, c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc; vous avez même quelque chose d'un François, & j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé! s'écria Soliman avec effroi. —— Oh! point du tout; je n'ai eu garde! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie, pour cesser de l'être avec vous? En vérité, ces Turcs sont plaisans. —— Et vous n'avez pas été sage! ô ciel! que viens-je d'entendre? je suis trahi, je suis désespéré.

Ah ! qu'ils périssent, les traîtres qui ont voulu m'en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane ; les pauvres gens n'ont pas tort : de plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage ? —— Oui, oui, je vous la [illegible]rai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le sultan se retira furieux ; & il disoit en lui-même : Je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins ; est-ce une chose si rare ? D'ailleurs, qui sait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ? —— Que dis-tu ? quoi, seroit-il possible ? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'est une feinte, c'est une ruse. Ah ! la perfide ! Dissimulons à notre tour, je veux la pousser à bout. Ecoute, va lui dire.... que je lui demande à souper ce soir.... Mais non ; fais venir la cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue : Quoi, lui dit-elle,

jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence. —— Mais, madame, il trouvera mauvais. —— Lui ! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. —— Mais il m'a semblé qu'il desiroit de vous voir tête à tête. —— Tête à tête ! Ah ! nous n'en sommes pas-là ; & je lui ferai bien voir du pays, avant que nous ayions rien de particulier à nous dire.

Le sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui ! Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie ! Allons, approchez, saluez madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi. Doucement ; je n'aime pas qu'on appuie sur la reconnoissance. A merveille ! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons : voyez comme il a profité ! je ne désespere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un sultan,

&

& d'un sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un écolier par une esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le soupé d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête! s'écrioit-il, la bonne tête! De l'Europe elle tomba sur l'Asie: ce fut bien pis. La morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le sérail eut son tour; & Roxelane commença par féliciter le sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'histoire cette circonstance de son regne; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée. Elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman: il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui présentant, c'est de la part du sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute! dit le sultan outré de

dépit ; & présentant sa main à la cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls : Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi, je n'ai pas le courage de m'en fâcher ; en un mot, j'en suis fou, & je ne sais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractere : l'autorité n'y peut rien : vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer ; mais je crains qu'il ne soit plus tems. Elle sait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible ; & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé bien, dit le sultan, essayons de la galanterie.

Dans le sérail, dès-lors, chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet : mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le sultan lui demandoit quelquefois : Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles ? Assez bien, disoit-elle ; mais il y manquoit quelque chose.—— Et quoi ? ——Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir : il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la musicienne, je ne sais plus ce qui peut la toucher, à moins que la

gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les ambassadeurs de vos alliés ; ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie, à travers un voile qui nous déroberoit aux yeux de votre cour ? Et croyez-vous, dit le sultan, qu'elle y soit sensible ? Je l'espere, dit Délia : les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m'enchantez ! s'écria Soliman. Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous savez aimer ? La gloire & les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une ame, sont pour vous seul ; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon partage ; & vous voulez que je vous aime, je vous hais plus que la mort. Le sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois sa cabane, & je serois contente ; il a un trône, je veux partager son trône, ou il n'est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur les Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, & bien plus absolues que je ne le serois ici ; car c'est sur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous suffit donc

pas? lui dit le sultan de l'air du monde le plus tendre. —— Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes : jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades.—— Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. —— Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous? Est-on faite de maniere à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous, à assurer de sa protection ses sujets & ses alliés? Je crois, dit le sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus penser.—— N'y plus penser? oh, je vous réponds que je ne penserai à autre chose, & que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le dessein de son diadême, elle n'étoit plus indécise que sur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle se fit porter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonie; & dès que le sultan parut, elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée. Mais la contradiction la plongeoit dans une tristesse mortelle; & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter son illusion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il saisissoit ces momens pour lui parler d'amour; mais sans l'écouter, elle lui parloit politique. Toutes ses réponses étoient déjà préparées pour les harangues des députés,

ſur ſon avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les états du grand ſeigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtit des ſalles d'opéra ; qu'on ſupprimât les eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien ; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la ſociété ; & qu'on bannît tous les gens intéreſſés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le ſultan s'amuſa quelque tems de ſes folies : cependant il brûloit du plus violent amour, ſans aucun eſpoir d'être heureux. Au moindre ſoupçon de violence elle devenoit furieuſe, & vouloit ſe donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane ſi folle : car enfin, diſoit-il, n'eſt-il pas cruel d'être ſeul privé du bonheur d'aſſocier à mon ſort une femme que j'eſtime & que j'aime ? Tous mes ſujets peuvent avoir une épouſe légitime ; une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainſi parloit l'amour ; mais la politique le faiſoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raiſons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laiſſer manquer au vôtre ; mais nos mœurs. ——Ce ſont des contes.——Nos lois.——Ce ſont des chanſons.—— Les prêtres.—— De quoi ſe mêlent-ils ?——Le peuple & les ſoldats. —— Que leur importe ? En ſeront-ils plus malheureux quand vous m'aurez pour épouſe ? Vous avez bien peu d'amour, ſi vous avez ſi peu de courage ! Elle fit tant, que Soliman eut

honte d'être si timide. Il fait venir le muphti, le visir, le caïmacan, l'aga de la mer & celui des janissaires, & il leur dit : J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du croissant ; j'ai affermi la puissance & le repos de mon empire ; & je ne veux, pour récompense de mes travaux, que jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sais quelle loi, qui ne vous vient pas du prophete, interdit aux sultans les douceurs du lit nuptial : je me vois par-là réduit à des esclaves que je méprise ; & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance ; mais s'il osoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du sultan dans un respectueux silence, & le peuple suivit cet exemple.

Soliman, transporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la mosquée ; & il disoit tout bas en l'y conduisant : Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les lois d'un empire !

LE SCRUPULE,

OU

L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME.

Le ciel ſoit loué, dit Béliſe en quittant le deuil de ſon époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit tems que cela finît. Se voir livrée, dès l'âge de ſeize ans, à un homme que l'on ne connoît pas : paſſer les plus beaux jours de ſa vie dans l'ennui, la diſſimulation, la ſervitude ; être l'eſclave & la victime d'un amour qu'on inſpire & qu'on ne ſauroit partager : quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai ſubie : m'en voilà quitte : je n'ai rien à me reprocher. Car enfin, je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait ſemblant de l'aimer, & cela eſt bien plus héroïque ; je lui ai été fidelle malgré ſa jalouſie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'eſt, je crois, porter la bonté d'ame auſſi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté ; & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! que mon cœur va s'enflammer, ſi quelqu'un parvient à me plaire ! Mais conſultons-nous bien avant que d'engager ce cœur ; & ne courons, s'il eſt poſſible, ni le riſque de ceſſer d'aimer, ni celui de ceſſer d'être aimée. Ceſſer d'être aimée !

cela eſt difficile, reprit-elle en conſultant ſon miroir; mais ceſſer d'aimer eſt encore pis. Le moyen de feindre long-tems un amour qu'on ne ſent plus! je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme, après l'avoir pris, eſt une effronterie qui me paſſe; & puis les plaintes, le déſeſpoir, les éclats d'une rupture, tout cela eſt affreux. Aimons, puiſque le ciel nous a donné un cœur ſenſible; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point ſur ces goûts paſſagers, ces fantaiſies capricieuſes, qu'on prend ſi ſouvent pour l'amour. J'ai le tems de choiſir & de m'éprouver: il ne s'agit, pour éviter toute ſurpriſe, que de me former une idée bien claire & bien préciſe de l'amour. J'ai lu que l'amour eſt une paſſion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénetre en même tems & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur ſoin & leur deſir unique. Tel eſt l'amour, ſans doute; & d'après ces idées, il me ſera bien aiſé de diſtinguer, en moi-même & dans les autres, l'illuſion de la réalité.

Sa premiere épreuve ſe fit ſur un jeune magiſtrat avec qui le partage de la ſucceſſion de ſon époux l'avoit miſe en relation. Le préſident de Sovrane, avec une figure aimable, un eſprit cultivé, un caractere doux & ſenſible, étoit ſimple dans ſa parure, naturel dans ſon maintien, modeſte dans ſes propos. Il ne ſe piquoit d'être connoiſſeur ni en équipages, ni

en pompons. Il ne parloit point de ſes chevaux aux femmes, ni de ſes bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de ſon état ſans oſtentation, & tous les agrémens d'un homme du monde ſans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la ſociété : non qu'il opinât dans un ſoupé, ni qu'il plaiſantât à l'audience : mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguiſé.

Béliſe fut touchée d'un mérite ſi rare. Il avoit gagné ſa confiance, il obtint ſon amitié : & ſous ce nom le cœur va bien loin. La ſucceſſion du mari de Béliſe étant réglée : Me feroit-il permis, dit un jour le préſident à la veuve, de vous demander une confidence ? Vous propoſez-vous de demeurer libre, ou le ſacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux ? Non, monſieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicateſſe pour faire jamais un devoir à perſonne de ne vivre que pour moi. Ce devoir ſeroit bien doux, reprit le galant magiſtrat ; & je crains bien que, ſans votre aveu, plus d'un amant ne ſe l'impoſe. A la bonne heure, dit Béliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé : c'eſt le plus flatteur de tous les hommages. —— Cependant, madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. —— Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur. —— Mais vouloir être aimée, ſans aimer ! —— Et qui vous dit, monſieur, que je n'aimerai pas ? On ne prend point de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà

tout. --- Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant. ---- Je veux que l'un & l'autre soit éternel ; & c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais, à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le président vit bien qu'il falloit ménager sa délicatesse, & se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire ; & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise étoit chaque jour plus émue ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en étoit au point où la sagesse, en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort, pour laisser pencher la balance. Ils en étoient là, & ils étoient tête à tête. Les yeux du président, enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Bélise ; il pressoit tendrement sa main. Bélise tremblante respiroit à peine. Le président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah ! président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper ? A ces mots, le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échapper de ses levres. Non, madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, si...... Comme il tomboit aux pieds de Bélise, son genou porta sur une patte de *Joujou*, le

chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah! monsieur, que vous êtes mal-adroit! s'écria Bélise avec un mouvement de colere. Le président rougit, & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de solliciter sa grace. *Joujou*, revenu de sa douleur, rendit au président ses caresses. ---- Vous le voyez, madame, il a le cœur bon; il me pardonne: c'est un bel exemple pour vous. Bélise ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, & se remettre aux genoux de Bélise pour l'appaiser. De grace, monsieur, levez-vous, lui dit-elle: ces libertés me déplaisent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du président. Il fut deux minutes confondu sans proférer une parole. Seroit-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré votre colere? ---- Point du tout, monsieur; mais je puis, sans colere, trouver mauvais qu'on soit à mes genoux: c'est une situation qui ne convient qu'aux amans heureux; & je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, madame, répliqua le président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable: mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez té-

moigné? De l'amitié, monsieur, de l'amitié; & je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous en demande pardon, madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose; je vois bien que je ne m'y connois pas. —— Cela se peut, monsieur: bien d'autres que vous s'y trompent. Le président ne put soutenir plus long-tems un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappellé.

Dès que Bélise fut seule: N'allois-je pas faire une belle folie? dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout: il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien; & cet amour si passionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal, contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus! N'est-ce point-là un amour bien vif, bien solide & bien tendre? Et voilà comme nous prenons nos idées pour nos sentimens. On s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé: on part de-là pour faire toutes sortes de sottises: l'illusion cesse, le dégoût survient; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas! C'est toi qui m'as dé-

trompée:

trompée : sans toi je serois peut-être en ce moment accablée de confusion & déchirée de remords.

Soit que Bélise aimât ou n'aimât point le président, car ces sortes de questions ne roulent guere que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre, & un jeune militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de cavalerie, au sortir des pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience du desir, l'étourderie & la légéreté, qui sont des graces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Bélise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son époux. Lindor s'aimoit beaucoup luimême, comme de raison; il savoit qu'il étoit bien fait & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois; mais il rioit de si bon cœur après l'avoir dit, il montroit en riant une bouche si fraîche & de si belles dents, qu'on pardonnoit ses naïvetés à son âge. Il mêloit d'ailleurs des sentimens si fiers & si nobles aux sentimens de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant. Il vouloit avoir une jolie maîtresse & un excellent cheval de bataille; il se regardoit dans une glace, faisant l'exercice à la prussienne. Il prioit Bélise de lui prêter le *sopha couleur de rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polybe de Folard*.

Il lui tardoit d'être au printems en cas de paix, ou pour rentrer en campagne, s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïsme est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un grenadier sur une breche minée; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un caractere de merveilleux qui étonne & qui attendrit. Mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire: c'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Bélise fut donc sensible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la premiere visite. Un jeune page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour, (car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance,) je ne demande au ciel que deux choses: de faire mes premieres armes contre les Anglais, & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne desirer ni l'un ni l'autre: l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. —— Jamais! cela est bien fort, ma belle cousine. Mais je m'attendois à cette réponse; elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne, vous cesserez d'être cruelle. A présent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais

quand vous aurez entendu dire : Il s'est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers ; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour : que sait-on ? si j'étois blessé, par exemple ! Oh ! cela est bien touchant ! Pour moi, si j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois ses cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes, vous n'y tiendrez pas. ---- Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez pas par des présages qui font trembler. ---- Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai ? je vous fais trembler d'avance. Ah ! si la seule idée vous touche, que fera la réalité ? Çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi, ne me donnerez-vous point quelque à compte sur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Bélise, qui faisoit semblant d'en rire, n'en étoit pas moins touchée ; mais cette vivacité qui faisoit tant d'impression sur son ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige : mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux.

Aussi deux mois se passerent-ils en légeres tentatives, sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus; & quelque foible que fût la résistance de Bélise, elle en étoit lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible, tous leurs travaux sont suspendus. L'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant: l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner: c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le tems de prendre congé de Bélise. Elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, disoit-elle, m'aime de toute son ame: rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens: il est fait à peindre; il est beau comme le jour; il est étourdi: qui ne l'est pas à son âge? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser: il trouveroit peu de cruelles; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, & je le traite avec une hauteur!.... Je ne sais pas comment il y tient. J'avoue que, si j'étois à sa place, je laisserois bien vîte cette Bélise si sévere, s'ennuyer avec sa vertu: car enfin la sagesse est bonne quelquefois: mais toujours de la sagesse! Comme elle faisoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps, sans différer d'un seul

instant. A cette nouvelle, tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir! s'écria-t-elle le cœur saisi & pénétré; il va se battre! il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine: je pars; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, & j'espere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine! souvenez-vous un peu de votre petit cousin: il reviendra fidele, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas; mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail; il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles, il sourioit tendrement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Bélise, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé: Vous nous quittez bien gaiement, Lindor! Vous dites que vous m'aimez: sont-ce là les adieux d'un amant? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas tems de vous faire des reproches: venez, embrassez-moi. Lindor transporté usa de cette permission jusqu'à la licence, & Bélise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ? lui dit-elle. ---- Tout à l'heure. — Tout à l'heure! Quoi, vous ne soupez point avec moi! --- Cela est impossible. --- J'avois mille choses à vous dire. ---- Dites-les-moi bien

vîte : mes chevaux m'attendent. ---- Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée ! ---Ah ! ma belle cousine, je vous donnerois ma vie ; mais il y va de mon honneur : mes heures sont comptées ; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire, & que je n'y fusse point, je serois perdu : votre petit cousin ne seroit pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Bélise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle, je serois au désespoir de vous attirer un reproche : votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons : adieu. ---- Adieu, ma belle cousine. --- Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat : mais les mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Bélise passa la nuit dans la plus profonde douleur ; son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à Lindor ; tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant, étoit exprimé dans sa lettre. O vous, qu'on éleve si mal, qui vous apprend à

ſi bien écrire ? La nature ſe plaît-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor, dans ſa réponſe pleine de feu & de déſordre, exprimoit tour à tour les deux paſſions de ſon ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Béliſe ne lui laiſſa aucun repos, qu'elle n'eût reçu cette réponſe. Leur relation s'établit, & ſe ſoutint ſans interruption, la moitié de la campagne ; & la derniere lettre qu'on écrivoit étoit toujours la plus vive ; la derniere qu'on attendoit étoit toujours la plus deſirée.

Lindor, pour ſon malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la paſſion que tu inſpires. Si tu ſavois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve ſur celle que tu aimes ? Ecris-lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conſeille de prendre patience, & de l'oublier. Lindor, bien ſûr de ſon triomphe, conſentit à cette épreuve ; & comme il ne ſavoit pas mentir, ſon ami dicta cette lettre, Béliſe fut au déſeſpoir : l'image de Lindor vint s'offrir à ſon eſprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoiſſable. Quel dommage ! diſoit-elle en ſoupirant. Ses deux yeux étoient ſi beaux ! les miens les rencontroient avec tant de plaiſir ! l'amour s'y peignoit avec tant de charmes ! Mais il n'en eſt que plus intéreſſant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être déſolé : il tremble ſur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-

lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la premiere fois que Bélise avoit été obligée de se dire : *écrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes ; mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire, à la place d'un bel œil, lui offusquoit l'imagination & lui glaçoit le sentiment. Eh ! cessons de nous flatter, dit-elle en déchirant sa lettre ; ce pauvre enfant n'est plus aimé ; un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette : n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractere. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse & sensible ; si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime, comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous ; je ne le suis plus : mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événemens, un seul accident m'a changée. Consolez-vous, monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce

billet : le *monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit cousin, *monsieur !* On donne du *monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger, si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne, pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée ; que *monsieur* avoit encore ses deux yeux ; mais que ses yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Bélise fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'ensévelir à la campagne. Allons végéter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne, étoit une espece de philosophe dans la vigueur de l'âge, qui, après avoir joui pendant six mois de l'année à la ville, venoit jouir de six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Bélise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage ; dites-moi quel est votre plan de vie ? De plan, madame, je n'en eus jamais, répondit le comte de Pruli. Je fais tout ce qui m'amuse ; je cherche tout ce que j'aime, & j'évite avec soin ce qui m'ennuie ou me déplaît. ---- Vivez-vous seul ? Voyez-vous du monde ? ---- Je vois quelquefois notre pasteur, à qui j'enseigne la morale ; je

cause avec des laboureurs plus instruits que tous nos savans ; je donne le bal à de petites villageoises les plus jolies du monde ; je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuses. Quoi! dit Bélise avec étonnement, ces gens-là connoissent l'amour? Mieux que nous, madame, mieux que nous, cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles ; ils me donnent appétit d'aimer. ---- Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. --- Eh! madame, la délicatesse est un raffinement de l'art : ils ont l'instinct de la nature ; & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville ; on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé, comme un autre, d'aimer, & d'être aimé dans le monde ; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout : une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez, dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples & tendres se cherchent sans le savoir, & s'attirent mutuellement. Vous me faites, reprit Bélise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là si à plaindre! ---- Ils l'étoient, madame, il y a quelques années; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. Oh! vous me direz votre secret, interrompit Bélise avec vivacité : je veux aussi en faire usage. ---- Il ne tient qu'à vous. Le voici. J'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépense dix

ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe ; huit ou dix dans ma maison de campagne ; & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre sur les échanges que je fais. ---- Et quels échanges faites-vous ? J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos & plantés avec soin. ---- Hé bien ? --- Hé bien, Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins & mes bons amis, ont des terreins en friche ou appauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver : je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrein qui les nourrissoit à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre, ingrate sous leurs mains, devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont-là mes amusemens. Cela est charmant, s'écria Bélise : vous savez donc l'agriculture ? ---- Un peu, madame ; je m'en instruis ; je confronte la théorie des savans avec l'expérience des laboureurs ; je tache de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns & des autres : c'est une étude amusante. --- Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans tous ces cantons ; ces pauvres laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. --- Oui, madame, nous nous aimons beaucoup. --- Je suis bien heureuse, monsieur le comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous !

Voyons-nous souvent, je vous prie; je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. ---- Vous n'aurez, madame, ni rivaux, ni rivales, par-tout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur premiere entrevue; & dès ce moment, voilà Bélise villageoise, tout occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, ne lisant que la *Maison Rustique*. Le comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos, & la présenta à ses paysans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se communiquent: ils sont si naïfs & si tendres! C'est le plus sublime de tous les éloges; & Bélise en fut touchée au point d'en être jalouse. Mais que cette jalousie étoit loin de la haine! Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer: indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entre eux la liaison la plus intime, & en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfans. La botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuses; la mécanique leur

leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés au labourage; l'Histoire Naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques, dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations, & on faisoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit, & les jeux suspendoient les études.

Bélise & le philosophe se mêloient aux danses de ces villageois. Bélise s'apperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie, j'ai par-dessus ces paysannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes paysans aucunes traces d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'est plus naturel, madame, lui dit le comte; le desir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me surprenez, dit Bélise; est-ce l'espérance qui rend sensible? --- Non, mais elle dirige la sensibilité. On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire? ---- Non vraiment, madame; & sans cela, qui pourroit ne pas vous aimer? Un philosophe est

donc galant ? reprit Béliſe avec un ſourire. ---- Je ſuis vrai, madame, & ne ſuis point philoſophe ; mais ſi je méritois ce nom, je n'en ſerois que plus ſenſible : un vrai philoſophe eſt homme, fait gloire de l'être. La ſageſſe ne contredit la nature que lorſque la nature a tort. Béliſe rougit, le comte ſe troubla, & ils furent quelque tems les yeux baiſſés, ſans oſer rompre le ſilence. Le comte voulut renouer l'entretien ſur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & ſans ſuite : on ne ſavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils ſe quitterent enfin, l'une rêveuſe, l'autre diſtrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeuneſſe des villages voiſins s'aſſembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faiſoit l'ornement. Béliſe en fut enchantée : mais le dénouement la ſurprit. Le magiſter avoit fait des chanſons à la louange de Béliſe & du comte, & les couplets diſoient que Béliſe étoit l'ormeau, & que le comte étoit le lierre. Celui-ci ne ſavoit s'il devoit leur impoſer ſilence, ou prendre la choſe en badinant ; mais Béliſe en fut offenſée. Je vous demande pardon pour eux, madame, lui dit le comte en la ramenant : ces bonnes gens diſent ce qu'ils penſent : ils n'en ſavent pas davantage. Je les aurois fait taire, ſi j'avois eu le courage de les affliger. Béliſe ne lui répondit rien ; & il ſe retira pénétré de douleur de l'impreſſion qu'avoit faite ſur elle cet innocent badinage.

Que je ſuis malheureuſe ! dit Béliſe après le départ du comte : voilà encore un homme que je vais aimer. Cela eſt ſi clair, que ces payſans s'en apperçoivent : ce ſera, comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il eſt honteux de vouloir inſpirer une paſſion, quand on n'en eſt pas ſuſceptible. Le comte ſe livreroit à moi ſans réſerve & de la meilleure foi : c'eſt un homme reſpectable, dont je ferois le malheur, ſi je venois à m'en détacher. Le lendemain, il envoya ſavoir ſi elle étoit viſible. ---- Quel parti prendre ? Si je le refuſe aujourd'hui, il faudra le recevoir demain; ſi je perſiſte à ne le plus voir, que va-t-il penſer de ce changement? qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? lui laiſſerai-je croire que je me défie de lui, ou de moi ? Après tout, qui m'aſſure qu'il m'aime ? & quand il m'aimeroit, ſuis-je obligée de l'aimer? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractere ; il m'en eſtimera davantage, il faut le voir. Le comte vint.

Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle ; j'ai été ſur le point de rompre avec vous. ---- Avec moi, madame ! & pourquoi ? quel eſt mon crime ? ---- D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide ; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconſtante qui fut jamais, que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez

grand fond de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractere : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter : & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer, ni qu'on m'en inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le comte ; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous sans m'en douter & sans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent ; c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légere & inconstante ; il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. ---- Non, monsieur, je me suis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du président & celle du jeune page. Vous les aimiez, madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal à propos. Votre colere contre le président étoit sans conséquence : le premier mouvement est toujours pour le chien, mais le second est pour l'amant ; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet-là ; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une passion, il faut être juste. Quel est l'insensé qui exige l'impossible ? Je desire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité : mais si votre penchant pour moi venoit à s'af-

foiblir, ce ſeroit un malheur, ce ne ſeroit pas un crime. Eh quoi! parce qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir ſans mélange, faut-il ſe priver de tout, renoncer à tout! Non, madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, ſe pardonner à ſoi-même & aux autres ce qui eſt moins bien, ou ce qui eſt mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille: l'amour nous manque; il peut l'embellir: laiſſons-le faire: s'il s'en va, l'amitié nous reſte; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui ſurvit à l'amour, en eſt bien plus douce, plus intime & plus tendre. ---- En vérité, monſieur, voilà une morale bien étrange! ---- Elle eſt ſimple & naturelle, madame. Je ferois des romans tout comme un autre; mais la vie n'eſt pas un roman: nos principes, comme nos ſentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'eſt plus facile que d'imaginer des prodiges en amour: mais tous ces héros n'exiſtent que dans la tête des auteurs: ils diſent ce qu'ils veulent: nous faiſons ce que nous pouvons. C'eſt un malheur, ſans doute, de ceſſer de plaire; c'en eſt un plus grand de ceſſer d'aimer: mais le comble du malheur, c'eſt de paſſer ſa vie à ſe craindre & à ſe combattre. Fiez-vous à vous-même, madame, & daignez vous fier à moi. Il eſt aſſez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, ſans ſe condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois: ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-tems; il leur ſuffit de ſentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne? Vous

avez été élevée dans le pays des chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née : revenez à la vérité ; laiffez-vous guider par la nature ; elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui fe perd dans le vide, & qui réduit le fentiment à rien, à force de l'analyfer.

Si Bélife ne fut point perfuadée, elle fut bien moins affermie dans fa premiere réfolution ; & dès que la raifon chancelle, il eft aifé de la renverfer. Celle de Bélife fuccomba fans peine ; & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une feule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour étoit le centre, dont le plaifir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur fe ralentit, & Bélife en fut alarmée ; mais le comte la raffura. On revint aux amufemens champêtres. Bélife trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus ferein, & la campagne plus riante. Les jeux des villageois lui plaifoient davantage : ils lui rappelloient un fouvenir délicieux. Leurs travaux l'intéreffoient beaucoup plus. Mon amant, difoit-elle en elle-même, eft le Dieu qui les encourage ; fon humanité, fa bienfaifance, font comme des ruiffeaux qui fertilifent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les laboureurs, des bienfaits que répandoit fur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'amour lui rendoit perfonnel tout le bien

qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Bélise avoit proposé au comte de passer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en souriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, & les soirées longues, Bélise sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son ame, & qu'elle desiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec la franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit ; vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi-même. ---- Quel est donc cet événement ? ---- Ah ! mon cher comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuie : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez, cela est possible, lui répondit le comte avec un sourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. ---- Eh ! monsieur, pourquoi me flatter ? Tous les lieux, tous les tems sont agréables avec ce que l'on aime. ---- Oui, dans les romans ; je vous l'ai déjà dit, mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, insista Bélise ; je sens très-bien, qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuse avec vous dans un désert. ---- Sans doute, madame : telle est l'ivresse d'une passion naissante ; mais ce premier feu n'a qu'un tems.

L'amour heureux se calme & se modere : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde ; on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. ---- Ah ! monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour ? ---- A la vérité, ma chere Bélise. ---- Au néant, mon cher com[te], au néant. Vous cessez de me suffire ; j'ai don[c] cessé de vous aimer. ---- Non, tout ce q[ue] j'adore, non, je n'ai point perdu votre c[œur], & je vous serai toujours cher. ---- T[o]ujours cher : oui, sans doute ; mais comm[e]nt ? ---- Comme je veux l'être. ---- Ah ! [je] sens trop mon injustice pour me la dissimu[l]er. ---- Non, madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi ? --- Oui, monsieur : je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. --- Et moi, madame, & moi, qui ne me vante de rien, je m'ennuie aussi parfois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. --- Quoi, monsieur, vous vous ennuyez avec moi? ---- Avec vous-même ; & je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente ? Allons, monsieur, retournons à Paris. --- Oui, madame, j'y consens : mais souvenez-vous que le mois de mai nous retrouvera à la campagne. --- Je n'en crois rien. --- Je vous l'assure, & plus amoureux que jamais.

Bélise, de retour à la ville, commença par

se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le comte, de son côté, s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu-à-peu l'ardeur de Bélise se ralentit. Les soupés lui paroissoient longs; elle s'ennuyoit au spectacle. Le comte avoit soin de la voir rarement; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas: Que vous semble de Paris? --- Tout m'y amuse, & rien ne m'y attache. --- Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi? --- Vous m'avez tant vu, madame! Je suis discret: tout le monde a son tour, j'aurai le mien. ---- Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime? --- Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, madame, du nouvel opéra? poursuivit-il à haute voix. Et la conservation devint générale.

Bélise comparoit toujours le comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison concluoit à son avantage. Personne, disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractere: personne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer, après l'avoir connu! Mais, non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette

confiance. Que je ſerois heureuſe ſi elle étoit fondée !

Telles étoient les réflexions de Béliſe ; & plus elle ſentoit renaître ſon inclination pour lui, plus elle ſe trouvoit bien avec elle-même. Enfin le deſir de le voir devint ſi preſſant, qu'elle ne put réſiſter à celui de lui écrire. Il ſe rendit auprès d'elle, & l'abordant avec un ſourire : Quoi, madame, lui dit-il, un tête à tête ? vous m'expoſez à faire des jaloux. Perſonne, monſieur, n'a le droit de l'être, lui dit Béliſe ; & vous ſavez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête ? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le comte ; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. ---- Elle ſeroit à plaindre, ſi elle étoit à la ville ; vous y êtes ſi occupé, qu'elle riſqueroit d'être négligée. ---- Elle s'y amuſeroit, & n'y penſeroit pas à moi. Laiſſons-là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je ſi rarement & ſi peu ? ---- Pour vous laiſſer jouir en liberté de tous les plaiſirs de votre âge. ---- Vous ne ſerez jamais de trop. Monſieur, ma maiſon eſt la vôtre ; regardez-la comme telle, j'en ferai flattée, je le deſire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, madame, n'exigez rien, je ſerois au déſeſpoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle ſaiſon. Cette obſtination la piqua vivement. Allez, monſieur, lui dit-elle avec dépit ; allez chercher des plaiſirs où je ne

ferai pas : j'ai mérité votre inconſtance. Dès ce jour, elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de ſes démarches ; elle le cherchoit & le ſuivoit des yeux aux promenades & aux ſpectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuſes ; elle ne ceſſoit de queſtionner ſes amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de mars. Quelques beaux jours étant venus : Il faut, dit-elle, que je le confonde, & que je me juſtifie. J'ai tort juſqu'à préſent : il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe rendre chez elle. Tout étoit prêt pour le départ. Le comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Béliſe, pour monter dans mon carroſſe. Où allons-nous donc, madame ? lui dit-il. --- Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le comte fut tranſporté de joie. Béliſe, au mouvement de la main qui la ſoutenoit, s'apperçut du ſaiſiſſement & de l'émotion qu'elle faiſoit naître. O mon cher comte, lui dit-elle en preſſant cette main qui trembloit ſous la ſienne ; que ne vous dois-je pas ! Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant ſur mes ſentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'eſtimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour eſt content ; je n'ai plus de ſcrupule, & je ſuis heureuſe.

LES QUATRE FLACONS,

OU

LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE.

J'Ai grand regret à la féerie : c'étoit pour les imaginations vives une ſource de plaiſirs innocens, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables ſonges. Auſſi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de génies & de fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les dieux : témoin le démon familier de Socrate, témoin la fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La fée galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle préſida à ſa naiſſance, & le doua du don de plaire, ſans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeuneſſe ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit paſſé ſa quinzieme année, lorſque ſon pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athenes pour y faire ſes exercices, lui dit en l'embraſſant :

braſſant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui ſe répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriſer, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre mépriſables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuſe épouſe, j'ai reconnu dans le beau ſexe une délicateſſe de ſentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes ſont capables. Faites comme moi, choiſiſſez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractere ſolide, d'une vertu ſociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu ſuivra votre choix. Je ſuis bon pere : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere viſite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans ſa jeuneſſe, avoit été jolie & belle : elle étoit belle encore ; mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les complimens : Que venez-vous faire ici ? lui dit un vieux capitaine, l'époux de Séliane & l'ancien ami de ſon pere. C'eſt bien à votre âge qu'on s'enſévelit auprès des femmes ! le cirque, le pirée, voilà vos écoles, & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau monde. Je ſuis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'eſt à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une ſi vive apoſtrophe ; mais Séliane prit ſon parti avec chaleur. Je vous reconnois bien là, dit-elle à

son mari. Sparte, le cirque, le pirée! Eh! qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses? A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. --- A s'enrichir, voilà qui est noble! A se battre, voilà qui est gracieux! le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. Non pas sitôt, madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier, ni bon soldat. --- Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger. La paix a ses talens & ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. ---- Et voilà le mal, de par tous les dieux! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en tems de paix, de quitter les drapeaux, sur peine de la vie. --- Quoi, monsieur, vous voulez donc que nous n'ayions pas un seul homme? --- Vous en aurez, madame, vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'état! ---- Fort bien, vous nous réduisez au rebut de la république. Les femmes vous doivent des remerciemens. Je les en dispense. --- Non, monsieur, nous sommes citoyennes, & nous cédons généreusement à l'état toutes les figures qui nous déplaisent, tous ces visages à faire peur, tous ces caractères féroces qui ne s'amusent qu'à tuer, & qui ne sont bons qu'à cela. ---- Et vous vous réser-

vez les jolis hommes qui aiment à vivre, n'est-ce pas ? ---- Assurément. --- C'est fort bien dit, & l'aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez : ma femme est folle. Je vous laisse; car je n'y tiens plus. Par Hercule, madame, faut-il que je sois votre mari ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots, il sortit en tapant du pied, & ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis. Madame, avez-vous souvent de pareilles scenes ? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. ---- Et quand vous êtes seuls ? Il gronde encore, mais un peu plus bas. --- Et comment l'avez-vous épousé ? Par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis; il s'impatiente & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence : son amitié n'est pas à négliger; cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? ---- Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'est pas grand. --- Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. ---- Daignerez-vous m'en servir, madame ? ---- Ou mon mari, ou moi; vous choisirez. ---- Mon choix est fait. Ainsi se passa leur premiere entrevue.

Quand le mari fut de retour : Vous êtes

étrange! lui dit Séliane: votre ton a effarouché ce jeune homme. ---- Que vous vouliez apprivoiser, n'est-ce pas ? ---- Je vous entends, monsieur; je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. ---- Eh! non, madame, non, je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard! Je ne l'ai pas été de votre jeunesse; je ne le serai pas de votre maturité. ---- Voilà de vos galanteries; mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. ---- Je le verrai, madame: je sais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Hé bien, lui dit-il, allez vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse athénienne? Ma femme vous y a disposé sans doute? Gardez-vous bien non pas d'elle, car son tems est passé, grace au ciel: mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les sirenes les plus dangereuses! nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent guere à celles de Mégare! --- Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre pieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde; par pitié qu'elle s'enfermoit avec un jeune

prêtre de Minerve ; par recueillement, qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il avoit arrangée lui-même : il s'endormoit sur sa vertu de la meilleure foi du monde. ---- Il avoit raison sans doute ; & je vous prie de respecter la mémoire de ma mere. ---- Ta mere ! ta mere étoit une femme : ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ! Je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidelle ; & encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même ; mais je n'ai pu lui ôter ce fond de coquetterie que la nature ou l'exemple leur inspire en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serois pas le premier qu'elle auroit mis au désespoir. Elle s'amusoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faisoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureusement elle vieillit, & le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé, une partie de la nuit, de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, disoit-il, sont donc ici bien redoutables ! & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La fée Galante lui apparut en songe, & lui dit : Rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie est vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point

donné de caractere, afin que vous soyiez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme insociable. Vous serez charmant, si l'on dit de vous: *On en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'est pas assez de plaire, il faut encore savoir aimer, & n'aimer ni trop, ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour, la passion, le goût & la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à bien placer ces trois nuances. Pourquoi cela, voici quatre flacons dont vous seul pouvez faire usage. Ils sont différens de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperduement; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse; & du blanc, pour revenir à votre naturel. A ces mots l'image de la fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main! Ah! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se leve en rendant grace à la fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari? lui dit-elle, ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie? ---- Beaucoup. ---- Il vous a dit mille horreurs des femmes? ---- Il est vrai. ---- Je me flatte qu'il m'a exceptée. ---- Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité. ---- Le bon homme! ---- Il est persuadé que vous lui êtes fidelle: mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez

impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. ----- Et voilà comme il me décrie! Il mériteroit bien...... Mais non ; je dois me respecter moi-même. ----- Votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête. ---- Lui. ----- Lui-même ; & malgré vous. ----- Malgré moi! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. --- Je vous avoue qu'à votre place..... Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il a faite à ma mere! ---- A votre mere? ---- Il a osé me dire que mon pere n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas. ---- Le malheureux! c'est bien à lui à se vanter! Mais, encore une fois, je me respecte. Non, monsieur, je ne suis point coquette ; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre. ---- Et qu'en faites-vous de ce cœur? ---- Hélas! je n'en fais rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionnément, & je voudrois être aimée de même. ---- Ah, vous le seriez. ---- Je n'ose m'en flatter. Rien n'est plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies ; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. ---- Pour moi, madame, je sais bien où il y

en a de cet amour que vous méritez; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis, (car la fée lui donnoit cet air naïf, ce ton ingénu que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout-à-coup. Eh! le moyen de nous aimer? nous ne nous connoissons pas encore. ---- A la bonne heure, madame, je ne suis pas pressé. Demain nous nous connoîtrons mieux. Je vous verrai donc demain? ----- Oui, madame. ----- L'après-dînée, entendez-vous? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, & je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilege de la beauté : moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laisseroit prendre, & on y seroit trompée. ----- Moi, madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne. ----- Et vous voulez commencer par moi? ---- Non, je vous le jure. Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres? ---- Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois : il n'y a point là de flatterie. ----- En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. ----- Ah! ah! si vous vouliez, cette tranquillité me paſ-

feroit bien vîte. ----Oh ! ſans doute ; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'eſt-ce pas ? ---- Rien n'eſt plus vrai : vous n'avez qu'à dire. ---- En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement réſolu. ---- C'eſt que je ſuis ſûr de mon fait. ---- Quoi, ſi je vous faiſois voir quelque envie d'être aimée.....? ---- Vous le feriez à point nommé : je vous en donne ma parole. ---- Je vois bien, Alcidonis, que vous ne ſavez à quoi vous vous engagez, ni combien je ſuis exigeante. ---- Exigez, madame, exigez : mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. ---- Vous m'aimeriez donc, ſi je voulois, à la folie? ---- A la folie, ſoit ; il ne m'en coûtera pas davantage. ---- Sa ſimplicité me charme. Hé bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. ---- A la paſſion ? ---- A la paſſion. Et vous m'aimerez de même? ---- Je le crois. ---- Ce n'eſt pas aſſez. ---- J'en ſuis ſûre. ---- Cela me ſuffit, & vous allez voir beau jeu. ---- Où allez-vous donc ? ---- Je ſuis à vous : je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis, s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre juſqu'à la derniere goutte. Il reparoît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie : ſon langage étoit rapide, entrecoupé, plein de ſubſtance & de chaleur. Les mots ne pouvoient ſuffire aux ſentimens ; des accens inarticulés ſuppléoient aux paroles : un geſte véhément, une action impé-

tueuſe en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle eſt émue, agitée, interdite : elle a peine à le reconnoître ; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, héſiter encore : inutiles efforts ! ſon cœur s'attendrit, ſes yeux s'animent, ſa raiſon l'abandonne ; & l'on eût dit, l'inſtant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois ſe paſſerent dans des transports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne ceſſoit de plaiſanter Alcidonis ſur ſes aſſiduités auprès de ſa femme. Pauvre dupe, lui diſoit-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris : J'en ſuis bien-aiſe. Conſumez-vous auprès d'elle : voilà un tems bien employé ! Alcidonis ſe vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie inſultante. Mais ſa paſſion n'étoit plus ſecondée : celle de Séliane s'affoibliſſoit de jour en jour. Séliane lui ſuffiſoit ; il ne pouvoit pas lui ſuffire. Elle eut beſoin de ſe diſſiper, de ſe diſtraire, de voir le monde, qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'apperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amuſoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triſte, inquiet, jaloux ; il fit tant, qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il eſt vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé ; j'étois folle. Je ſuis ſage ; imitez-moi. Il n'eſt pas dit qu'on doive s'aimer juſqu'à la caducité.

Tout paſſe, & l'amour lui-même. Le mien s'eſt affoibli, vous m'avez grondée : il s'éteint, vous vous déſeſpérez ; tant pis pour vous : je ne ſais qu'y faire. --- Eh quoi, perfide ! ingrate ! parjure ! ---- Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, ſi cela peut vous ſoulager. ---- Ah ! juſte ciel ! comme on me traite ! --- Comme un enfant à qui on pardonne tout. --- Eſt-ce là, perfide, les ſermens que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer juſqu'au dernier ſoupir ? ---- Sermens téméraires qui n'engagent à rien : inſenſé qui les fait, inſenſé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en ſe mettant à table, jureroit par tous les dieux d'avoir toujours le même appétit ? --- Le même appétit ! quelle image ! Eſt-ce-là cette délicateſſe dont votre cœur ſe glorifioit ? ---- Autre ſottiſe. On déſavoue l'empire des ſens, au moment même qu'on en eſt eſclave. Je ſuis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce diſcours, s'arrachoit les cheveux de déſeſpoir. Hé bien, pourſuivit-elle, que faites-vous ? En ſerez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous ſerez chauve ? Alcidonis, écoutez-moi. Je conſerve pour vous une amitié compatiſſante. ---- Ah, cruelle ! eſt-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande ? ---- Il faut bien vous y réduire : je ne ſens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou de celui qui ceſſe d'aimer, ou de celui qui ceſſe de plaire ? Le procès n'eſt pas encore

décidé, & ne le sera pas sitôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. --- Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout à coup ses sens se calmerent, & la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane, avec un air doux & tranquille, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse; & rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible! Jouissez, madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il se consolât, mais pas sitôt, ni si aisément. Cette révolution n'étoit pas convenable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître n'étoit qu'un dépit simulé; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies, que le pauvre garçon étoit désespéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le

Le jour suivant, Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'est égal, disoit-il en lui-même : le flacon pourpre est à sec ; mais la fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup, jouissons : c'est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose ; & voilà ses yeux & ses desirs qui se promenent sans se fixer.

Le hasard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languissans, d'une modestie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouissante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là ; &, réflexion faite, il eût préféré la blonde, sans je ne sais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne sais quoi détermina ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée : elle les reçut d'un air distrait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le desir de plaire, il fit les plaisirs du soupé. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix ; & quelques regards de complaisance porterent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se leve; il la suit. Vous voulez donc bien m'accompa-

gner ? lui dit-elle en acceptant sa main. Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. ---- Pardonnez-moi ; je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes ; & c'est un triomphe assez beau. ---- Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru assez bien. ---- Assez bien ! vos éloges sont modestes ! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien ? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse, on croit voir une déesse. --- Il est vrai, l'auguste Junon. ---- Vous êtes méchant ! Et Amate, que vous en semble ? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble appeller le plaisir. ---- Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée.---- Négligée ! le mot est cruel ; je ne le répéterai pas, il passeroit en proverbe. J'espere du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit, qu'en dites-vous ? ---- Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. ---- Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? ---- Je vous avouerai que sans vous elle auroit eu la pomme. --- Hélas ! & qu'en auroit-elle fait ! Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. ---- Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup-d'œil. ---- Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du soupé, les regards attachés sur elle. ---- Il est vrai, je l'admirois comme un beau modele en cire. ---- Beau modele, si vous voulez : on dit dans

le monde que ce modele a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment ? dit-elle à Alcidonis. Il est de bonne heure ; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La fée qui le rendoit méchant avec Corine, savoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales: ainsi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de savoir à mon tour le bien & le mal que vous pensez de moi. ---- Le mal ! Eh ! s'il y en a, m'avez-vous laissé le tems, la liberté de l'appercevoir? L'illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante nous cacheroient la laideur même ; je l'aurois prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté : voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie ; c'est tout ce qu'il vous plaira : mais rien au monde n'est si sérieux, & vous m'allez rendre, d'un seul mot, le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous m'appercevez en passant, vous m'aimez s'il faut vous en croire, & vous osez me l'avouer ! Savez-vous si je mérite ces sentimens ? Savez-vous si je puis y répondre ? ---- Non, madame, je ne sais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces

traits charmans peuvent cacher une ame insensible. Je le crains, mais j'en cours les risques; & le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. --- Ah! je reconnois à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractere: c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. --- Pourquoi donc? que vous a-t-on dit? ---- Que vous êtes un homme à passion; & un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux; & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionnée que vous, ce sont des plaintes, des reproches: vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sait comment vous quitter: il n'y a pas moyen de vous prendre. ---- Il est vrai, madame, que j'ai donné dans ces travers; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté: je signerai mon congé d'avance.---Ne croyez pas plaisanter, monsieur: c'est le charme de l'amour, que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari; & en vérité, ce ne seroit pas la peine d'être veuve. ---- J'entends raison, belle Corine, & vous pouvez compter sur moi. Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foiblesse, de vous retirer sans faire de scene, dès qu'elle vous diroit en amie: Je vous aimai; je ne vous aime plus. ---- Assurément, j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver. --- Je le veux bien;

mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit; il n'en eut pas besoin: l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine, & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disoit-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelqu'autre l'amuse. En vérité, je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs! J'aurois bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée; mais quel plaisir de l'animer! Une femme naturellement vive l'est pour tout le monde: celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir: aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, & que je sais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Est-il possible? s'écria-t-elle sans s'émouvoir. Quoi! vous serez malheureux si je ne vous aime pas? ---- Plus malheureux que je ne puis dire. ---- J'en suis fâchée; car je ne sais point aimer. ---

Ah ! belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connoissez pas l'amour ? ---- En vérité, je ne le connois pas. ---- Et si je vous le faisois connoître ? ---- Vous me feriez bien du plaisir ; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé ! & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdoit ses peines. ---- Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amans ? ---- Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. ---- Et les rendiez-vous heureux ? ---- Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute ; j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même tems, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. ---- Vous croyez ? ---- Je le crois. Vous êtes sensible ! ---- Oui, sensible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me passe. ---- C'est une maladie, assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Vénus ? ---- Mon mari en faisoit beaucoup ; mais il me retrouvoit la même au retour du temple. ---- Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? ---- Il n'avoit garde : le prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. ---- Vous initier ! Et savez-vous quelle est cette cérémonie ? Hélas ! non,

je ne sais rien. ---- Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en risquant quelque liberté ? Doucement, seigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme si je vous aimois : je ne vous aime point encore. ---. Et comment vous en appercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais ? ---- J'en ai fait mille : mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime, & puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui devoit se célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en Graces & en Amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le temple.

Céphise s'y étoit rendue la premiere. Ah ! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La déesse a prévenu nos vœux ; je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant ; j'étois animée. ---- Hé bien ?--

Hé bien, je vous dirai le reste à soupé. A soupé, reprit Alcidonis d'un air préoccupé & les yeux attachés sur la fête? A soupé, soit, je le veux bien...... Ah! la jolie danseuse que voilà! que celle-ci chante avec grace! ---- Nous serons seuls, entendez-vous? --- Seuls, j'y consens. Je voudrois bien savoir quelle est cette jolie danseuse! ---- Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! ---- Pardonnez-moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me dise..... Ah! Pamphile; un mot. Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. ---- Avec elle? ce soir? ---- Ce soir même. ---- Ah! j'en veux être. ---- Cela ne se peut pas. ---- Je te conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. ---- Vous n'y pensez pas: Alcidonis, lui dit tout bas Céphise interdite, vous soupez avec moi; je vous l'ai dit. ---- Il est vrai, c'étoit mon dessein; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée, & je ne saurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart-d'heure, & insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Philyre; il en fut épris une soirée; le lendemain elle l'ennuya. Ah! que les fantaisies sont fatigantes! dit-il. A chaque instant des desirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame! C'est le tourment des danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentiment passageres & renaissantes, qui ne me laissent aucun repos. Buvons l'oubli de mes

folies. Il dit, & vida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la philosophie sous Ariste l'académicien. Ariste, en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations & les secours de l'amitié. Thélésie les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est tems, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquietude des fantaisies, ce n'étoit point l'emportement de la passion; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Thélésie, il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie & qu'une ame; & cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Thélésie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter. Je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son pere, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux: elle parut inébranlable.

Cependant Théléſie, dans ſa retraite, ne ceſſoit de verſer des larmes. La ſeule eſclave qui lui reſtoit, voyoit la douleur dont elle étoit conſumée, & n'en pouvoit pénétrer la cauſe. Falloit-il l'attribuer à la mort de ſon époux ? Quoi ! pleurer ſans ceſſe un mari philoſophe ? Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtreſſe écrivoit ſouvent à un citoyen d'Argos ; & les réponſes qu'on lui rendoit lui arrachoient de profonds ſoupirs. La curioſité ou le zele porta l'eſclave à ouvrir une des lettres de Théléſie. Elle étoit conçue en ces termes :

» Si vous n'avez un cœur d'airain, vous » ſerez touché, ſeigneur, du déſeſpoir d'une » infortunée qui donneroit ſon ſang pour la » liberté de ſon pere. Arpe, mon époux, à » qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois » née d'un eſclave, n'a rien épargné pour » rendre mon pere à mes vœux. Il l'a fait » chercher vainement. J'apprends enfin qu'il » eſt en votre pouvoir, & je l'apprends dans » l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reſte. » Hélas ! il s'en faut bien que je ſois en état » de ſuffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus » qu'une ſeule reſſource : c'eſt de m'offrir moi- » même en échange pour mon pere. Il n'eſt » pas juſte que je ſois libre, tandis que mon » pere eſt eſclave. Je ſuis jeune, il eſt accablé » d'années. Vous pouvez tirer de ma ſervitude » plus d'avantage que de la ſienne. Mes mains » s'endurciront au travail ; mon cœur eſt fait » à la patience. Si je voulois uſer de la facilité

» qu'on peut avoir à mon âge de séduire & » d'intéresser les hommes, je ne serois pas » réduite à cette cruelle extrêmité : mais l'esclavage est moins honteux que le vice. Je » n'hésite pas à choisir. «

L'esclave, pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah ! s'écria-t-il, le cœur saisi & les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus ! Elle est née esclave ! Et qu'importe ? La vertu est la reine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle piété ! quelle tendresse ! Vous, Thélésie, vous, dans l'esclavage ! Que n'ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des dieux, dit-il à l'esclave, garde moi bien le secret. Je pars : les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zele aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos ; & le pere de Thélésie est libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi se rendre à Athenes, & lui dit en le quittant : Vous allez revoir Thélésie ; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois ; il la respecte ; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaicteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance : il ne veut être connu que de vous seul. Quoi, dit le

vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne ! Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Théléfie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame : laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O mon pere ! lui dit-elle, quel Dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissé fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sais que je dois à ta tendresse & à tes vertus, la liberté, la vie & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis, de retour, vint presser de nouveau Théléfie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l'avouer, que de le taire : quiconque aura intérêt à me connoître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame ? Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même, mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée ; mon pere y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me l'a rendu : il est libre ; il est est ici ; vous l'allez voir.

voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable ; & vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour, que ni votre honneur, ni ma reconnoissance ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Thélésie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu'Ariste ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance ? Non, sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion ? Je suis son disciple ; ses préceptes sont gravés dans mon cœur : son exemple est-il honteux à suivre ? ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter ? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le tems de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis, désolé de cette constance invincible, tomboit aux genoux de Thélésie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois-je ? Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'est lui.... Et tout-à-coup, se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! mon pere, dit Thélésie étonnée, vous le connoissez ! C'est lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? l'avez-vous connu ? Alcidonis, vous

baissez les yeux ! vous rougissez ! mon pere vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere ! c'est lui qui vous a racheté ; c'est à lui que je dois mon pere. —— Oui, ma fille, voilà mon bienfaicteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternoit à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit saisi ; ma fille m'a deviné : ce n'est pas ma faute. —— Hé bien, puisqu'elle sait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis en la baisant. Consolez-vous, répondit Théléfie avec un sourire : vous ne lui devez que ma main ; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté employa le reste du jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux sommeil, la fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit : Soyez heureux, Alcidonis ; aimez sans inquiétude ; possédez sans dégoût ; desirez pour jouir ; faites des jaloux, & ne le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est votre destin que je vous annonce.

Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de rose ; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.

LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equum domitor debellatorque ferarum.
Virg. Æn. VII.

LE caractere de Mézence, roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais prince & bon pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appellé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célebre parmi les jeunes héros de l'Ausonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le roi de Prénesfte. Son pere, au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le roi de Prénesfte, chassé de ses états, & cherchant son salut dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendrissant, étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de

dignité, l'on distinguoit la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle entendit nommer son pere, & à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil & son âge. La prospérité, qui endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers; & rien n'est plus doux qu'un héros, après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'ame vertueuse du jeune Lausus! Il gémit de ses exploits; il se reprocha sa victoire : elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disoit-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son ame; il vit Mézence étonné, attendri, passer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avoit pas fait cette révolution; & la crainte d'avoir son pere pour rival, fut pour lui un nouveau tourment.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiete: il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette

ardeur qui d'abord avoient éclaté sur le front du jeune héros, vainqueur pour la premiere fois. Il le vit se troubler ; il surprit des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi : mais la nature eut un retour qui suspendit la colere. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste, & avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le prince rassuré crut ne voir, dans les soins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la cour du tyran étoit remplie d'espions & de délateurs, cortege ordinaire des hommes puissans qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne se défendit plus de rendre à la captive un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat, si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le roi mon pere, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat ; satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer : il est plus facile que jamais au roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos

larmes, belle Lydie : mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les font répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes !

Les réponses de Lydie, pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance : mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son pere lui faisoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens tous les jours, devenoient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes ; & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompée de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattoit de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant ; & rien au monde, à son avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, se réduisoit à deux articles, à rendre au roi de Preneste sa couronne & ses états, & à faire de son hymen avec la princesse, le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit mise, les avantages qu'il en voyoit naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspiroit, surprirent à l'aimable captive

un sourire mêlé de larmes. Généreux prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon pere ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le tribut de la reconnoissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival. Mais ce fils étoit l'unique appui de sa couronne, la seule barriere entre son peuple & lui : le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets, & lui enlevoit le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend donc le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontiere de ses états, où il avoit laissé l'armée. Le prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit, sans avoir eu le tems de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la premiere étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir ; & le même envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance singuliere avec le prince avoit fait la fortune de

ce jeune homme appellé Phanor. Mais ils se ressembloient encore plus par le caractere que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus: Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus, en partant, avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le prince. A cette nouvelle la situation de cet amant ne peut se rendre: son esprit se trouble, sa raison l'abandonne; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit découvert; il le fut. Mézence furieux ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devoit orner la pompe. Il ne manquoit plus, pour ce sanglant spectacle, que des combattans contre les bêtes féroces: car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à mort: & Mézence, qui se hâtoit, sur un soupçon, de faire périr les innocens, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les

prisons que le fidele ami de Lausus.
l'expose, dit Mézence, qu'il soit en pr
lions dévorans : le perfide mérite un
plus cruelle : mais celle-ci convient m
son crime & à ma vengeance, & son s
est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la répo
son ami : l'impatience fit place à l'eff
rions-nous découverts! dit-il. Aurois-j
mon ami par ma fatale imprudence !
elle-même.... Ah! je frémis. Non, je
vivre plus long-tems dans cette horrible
titude. Il part ; il se déguise avec préca
il arrive ; il écoute les bruits répandus p
peuple ; il apprend que son ami est d
fers, & que le jour suivant doit unir
avec Mézence ; il apprend que l'on pré
fête qui doit précéder le festin nuptial,
pour spectacle dans cette fête, on doit
malheureux Phanor en proie aux bêtes f
Il succombe à ce récit ; un froid mortel
pand dans ses veines. Il revient à lui ép
il tombe à genoux, il s'écrie : Grands D
retenez ma main ; mon désespoir m'épou
Que je meure pour sauver mon ami ; ma
je meure avec ma vertu! Résolu de délivr
cher Phanor, fallût-il périr à sa place, i
aux portes de la prison. Mais comment y
trer? Il s'adresse à l'esclave chargé de
la nourriture aux prisonniers. Ouvre les
dit-il, reconnois-moi ; je suis Lausus, j
le fils de ton roi. J'attends de toi un s

important. Phanor est dans les fers ; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui. Donne-moi tes vêtemens ; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoissance, dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme foible & timide cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, & disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive : Lausus se présente ; il se nomme du nom de l'esclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénetre dans ce séjour d'horreur : il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille ; il reconnoît la voix de son ami : il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi ! O Dieux ! s'il sait l'état où il a réduit son ami ! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le sait, & il le

partage. Que vois-je ? dit Phanor transporté. Ah ! Laufus ! ah ! mon prince ! A ces mots tous deux perdent l'ufage de leurs fens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs fe preffent, leurs fanglots fe confondent. Long-tems immobiles & muets, ils demeurent étendus fur le pavé de la prifon ; la douleur étouffe leur voix, & ce n'eft qu'en fe ferrant plus étroitement & en fe baignant de leurs larmes, qu'ils fe répondent l'un à l'autre. Laufus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de tems, dit-il à fon ami ; prends ces vêtemens, fors de ces lieux, & m'y laiffe. —— Moi, grands Dieux ! Je ferois affez lâche ! Ah ! Laufus, l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le propofer ? Je te connois, dit le prince ; mais tu dois me connoître. L'arrêt eft prononcé, ton fupplice eft prêt ; il faut mourir, ou prendre la fuite. —— Prendre la fuite ! —— Ecoute-moi : mon pere eft violent, mais il eft fenfible : la nature a des droits fur fon cœur : fi je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même ; & fon bras, levé fur un fils, fera facile à défarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort feroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Eh bien, reprit Laufus, demeure ; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon pere ; il aura beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette

cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister: N'en parlons plus, interrompit le prince: tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, & tes prieres sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite: je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis; les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami, pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez, si vous voulez que je vive: votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus; & ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots, ils s'embrasserent, & Phanor sortit des cachots, sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuse nuit pour Lydie! Eh! comment peindre les mouvemens qui s'élevent dans son ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu? Elle adore Lausus; elle déteste Mézence; elle s'immole aux intérêts de son pere; elle se livre à l'objet de sa haine; elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un cœur par la violence & par la crainte; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme un esclave devant

ſon maître. Tel eſt l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas ! c'eſt pour lui ſeul qu'elle va vivre ; c'eſt à lui qu'elle va s'unir. Si elle réſiſte, elle va trahir ſon amant & ſon pere : un refus va découvrir le ſecret de ſon ame ; & ſi Lauſus eſt ſoupçonné de lui être cher, il eſt perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour. Il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante ſe voit parée, non comme une épouſe qui va ſe préſenter aux autels de l'hymen & de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une pitié barbare couronnoit de fleurs avant de les ſacrifier.

On la mene au lieu du ſpectacle. Le peuple en foule eſt aſſemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceſte, de la lutte & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arêne en promenant ſes regards terribles ſur l'amphithéatre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inſpire : bientôt le ſon des clairons l'anime, il y répond en rugiſſant : ſon épaiſſe criniere ſe dreſſe autour de ſa tête monſtrueuſe ; il ſe bat les flancs de ſa queue, & le feu commence à jaillir de ſes prunelles étincelantes. Le peuple effrayé deſire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage

du monſtre. La terreur & la pitié s'emparent de tous les eſprits.

Il ſe préſente, ce combattant que les ſatellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle eſt ſaiſie, lui a fait détourner les yeux de ce ſpectacle qui révolte la ſenſibilité de ſon ame compatiſſante. Que ſeroit-ce, hélas ! ſi elle ſavoit que Phanor, que le tendre ami de Lauſus, eſt le criminel qu'on a dévoué; ſi elle ſavoit que Lauſus lui-même a pris la place de ſon ami, & que c'eſt lui qui va combattre.

A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défenſe, ſont les ſeules armes dont il eſt couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le ſang eſt muet, la nature eſt aveugle : c'eſt ſon fils qu'il livre à la mort, & ſes entrailles ne ſont point émues : le reſſentiment de l'injure & la ſoif de la vengeance étouffent en lui tout autre ſentiment. Il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s'animer par degrés. Lauſus impatient irrite le monſtre & l'appelle au combat. Il marche à lui; le lion s'élance, Lauſus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui préſente une gueule écumante, & trois fois Lauſus échappe à ſes dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui ſe paſſe. Il accourt, il fend la foule : ſes cris perçans font retentir l'amphithéatre

Arrête, Mézence ! sauve ton fils : c'est lui, c'est Lausus qui combat ! Mézence regarde, & reconnoît Phanor qui se précipite vers lui. O Dieux ! que vois-je ? Peuples, secourez-moi ; jettez-vous dans l'arêne, arrachez mon fils à la mort !

Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéatre ; son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténebres, Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour sa défense : le monstre le poursuit, & l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, prodige incroyable ! bonheur inespéré ! Lausus, en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel ; & le fer dont sa main est armée, sort fumant du cœur du lion. Il tombe, & nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie.

Ces cris rappellent Lydie à la lumiere ; elle ouvre les yeux ; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher & fidele Phanor. C'est moi, dit-il à son pere, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place ; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie, & si votre

fils vous eſt cher encore, vous lui devez votre fils. Mais ſi votre vengeance n'eſt pas appaiſée, nos jours ſont en vos mains, frappez, nous périrons enſemble, nos cœurs en ont fait le ſerment. Lydie, tremblante à ce diſcours, regardoit Mézence avec des yeux ſupplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut ſoutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans ſon cœur la jalouſie & la vengeance. Il demeure long-tems immobile & muet, roulant tour-à-tour ſur les objets qui l'environnent des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié ſe combattent & ſe ſuccedent. Tout tremble autour du tyran. Lauſus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable, attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il ſuccombe enfin, malgré lui, ſous la vertu dont l'aſcendant l'accable, & paſſant tout-à-coup, avec une violence impétueuſe, de la fureur à la tendreſſe, il ſe jette dans les bras de ſon fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre. Mais il me reſte encore un ſacrifice à te faire; & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le préſent t'eſt plus cher que la vie: c'eſt ta valeur qui me l'arrache, elle ſeule pouvoit l'obtenir.

LE MARI SYLPHE.

Evitez les pieges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune fille : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? ne sont-ils faits que pour se nuire ? sont-ils destinés à se fuir ? & quel seroit le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenoient à la lettre ?

Lorsqu'Elise sortit du couvent pour aller à l'autel épouser le marquis de Volange, elle étoit bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde, que des écueils, & que des pieges dans le mariage : son ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte, & l'âge n'avoit pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi tout fut pour elle, dans l'hymen, humiliant & pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'alarmoient encore. C'est ainsi, disoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage. La flatterie couronne la victime ; l'orgueil va bientôt l'immoler. On consulte aujourd'hui mes desirs,

pour les contrarier ſans ceſſe. On veut pénétrer dans mon cœur, pour en développer les replis ; & ſi on me découvre quelque foibleſſe, c'eſt par-là même qu'on aura ſoin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des pieges qu'on nous tend.

Il eſt aiſé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeſte préjugé répandit du côté d'Eliſe, dans leur commerce le plus intime. Volange s'apperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eût tâché de l'en guérir, s'il en eût deviné la cauſe : mais la perſuaſion qu'il étoit haï le découragea ; & en perdant l'eſpoir de plaire, il étoit tout ſimple qu'il en perdît le ſoin.

Sa ſituation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus oppoſée à ſon caractere. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaiſance même. Il s'étoit fait de ſon mariage une fête riante, plutôt qu'une affaire ſérieuſe. Il avoit pris une épouſe jeune & belle, comme on ſe choiſit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, diſoit-il ; je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux ; tant mieux : je les effacerai tous par mes ſoins, mes vœux, mes hommages ; & l'inquiétude attachée à une jalouſie délicate & timide, préſervera l'amant d'Eliſe des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuſe de ſa femme détruiſit cette illuſion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit bleſſé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui ; & cet amour

ſi tendre & ſi pur, qui devoit faire ſon bonheur, alloit devenir ſon ſupplice. Mais un artifice innocent, dont le haſard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ſes droits.

Il faut que la ſenſibilité de l'ame s'exerce, & ſi elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantaſtique. Il étoit décidé, dans l'opinion d'Eliſe, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des ſylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé ſous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces eſprits avec les mortelles: & pour elle ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Eliſe croyoit donc aux ſylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins ſe peindre ce que l'on deſire; & il n'eſt pas facile de ſe peindre un eſprit. Eliſe avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme, au ſylphe qu'elle deſiroit. Mais pour loger une ame céleſte, elle avoit composé un corps fait à plaiſir, une taille élégante & noble, une figure animée, intéreſſante, ingénieuſe, un teint d'un éclat & d'une fraîcheur digne du ſylphe qui préſide à l'étoile du matin, de beaux yeux bleus & languiſſans, & je ne ſais quoi d'aérien dans toutes les graces de ſa perſonne. Elle y avoit ajouté la parure la plus légere, des fleurs, quelques rubans des couleurs les plus tendres, un tiſſu de ſoie à demi tranſpa-

rent & dont se jouoient les zéphirs, deux aîles semblables à celles de l'amour, dont ce beau sylphe étoit l'image : telle étoit la chimere d'Elise ; & son cœur, séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il est naturel que nos idées les plus familieres & les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes d'Elise lui firent croire que sa chimere avoit quelque réalité.

Volange, bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avoit beau l'observer avec les yeux de la jalousie, il lui voyoit avec ses pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux son regard étoit févere, son air dédaigneux, son maintien froid ; elle parloit peu, écoutoit à peine ; & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre, ni coquette ! cela n'étoit pas concevable. A la fin Elise se trahit.

L'opéra de Zélindor, dans sa nouveauté, avoit le plus brillant succès. Elise étoit à ce spectacle, dans sa petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avoit prise en amitié. Justine avoit sa confiance ; & rien n'attache une ame timide, comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; sa petite loge ne lui étoit chere, que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble & sans témoin.

Volange, qui, d'une place opposée observoit tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zélindor, & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sais quelle inquiétude lui prit ; mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle ? --- Ah ! monsieur, elle en est folle. Ce Zélindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. —— Quoi, ta maîtresse fait de ces songes-là ? —— Hélas ! oui, monsieur ; & c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bien heureux, que, jeune & jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des sylphes. —— Des sylphes ! —— Et oui, monsieur, des sylphes. Mais je trahis mon secret. —— Tu plaisantes, Justine ? —— Il y a bien de quoi ! Allez, monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah ! quand je vois cette jeune femme, à son réveil, le teint animé, les yeux languissans, la bouche plus fraîche qu'une rose, me dire, avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe ; que je la plains ! & que je vous hais ! —— Que veux-tu ? ta maîtresse avoit dans son mari un amant comme il y en avoit peu ; mais à ce que l'amour a de plus tendre, elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. —— Vous le croyez, vous avez pris de

la timidité pour de la froideur ; & voilà comme ſont les hommes, ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir ? pourquoi ne pas uſer des droits que vous avez ſur elle ? —— C'eſt là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte ; & j'aurois été plus vif dans mes inſtances, ſi elle avoit été plus libre dans ſes refus. Eh ! meſſieurs, que vous êtes bons avec votre délicateſſe ! Vous allez voir qu'on vous en ſaura gré ! Ecoute, Juſtine, il me vient une idée qui peut, ſi tu le veux, nous réconcilier. —— Si je le veux ? —— Eliſe aime les ſylphes ; je puis être un ſylphe amoureux. —— Et comment vous rendre inviſible ? —— En ne l'allant voir que la nuit. —— Oui, cette ruſe me plaît aſſez. Elle n'eſt pas nouvelle : plus d'un amant s'en eſt ſervi : mais Eliſe ne s'y attend pas ; & je ſuis perſuadé qu'elle y ſeroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue ; mais je compte ſur ton adreſſe pour m'en procurer le moyen.

L'occaſion ne ſe fit pas attendre. Ah ! Juſtine, dit Eliſe le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! J'ai rêvé que j'étois ſous un berceau de roſes, où le plus beau des eſprits céleſtes ſoupiroit à mes genoux. —— Quoi, madame, les eſprits ſoupirent ! Et comment étoit fait ce bel eſprit-là ? —— Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modele parmi les hommes. Quand l'idée en eſt effacée par le réveil, j'ai peine moi-même

à me la retracer. —— Et du moins, puis-je savoir ce qui s'est passé dans votre tête à tête? —— Je ne sais: mais j'étois enchantée, j'entendois une voix ravissante, je respirois les plus doux parfums; & à mon réveil tout s'est évanoui.

Volange apprit le rêve de sa femme; & dans ses regrets il crut voir le moyen de débuter en sylphe auprès d'elle. On connoissoit à peine encore à Paris la quintessence de rose; Volange remit à Justine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtresse, tu auras soin d'en parfumer son lit.

O ciel! dit Elise en s'éveillant, est-ce encore un songe? Approche, Justine, respire, & dis-moi ce que tu sens. —— Moi, madame? je ne sens rien. —— Tu ne sens rien! tu ne sens pas les roses! —— Vous devenez folle, ma chere maîtresse, permettez-moi de vous le dire. Passe pour vos songes; mais tout éveillée! En vérité, je ne vous conçois pas. Tu as raison, rien n'est moins concevable. Laisse-moi; ferme les rideaux...... Ah! l'odeur est plus sensible encore! Vous m'alarmez. Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en souvient, que j'avois été fâchée que le songe du bosquet se fût dissipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois respirée. Il m'a entendu, ma chere Justine. —— Qui, madame? —— Qui! ne le sais-tu pas? tu m'impatientes. Laisse-moi. Mais il doit savoir, puisqu'il est présent, que ne sont pas les fleurs que

que je regrette. Ah ! que ſa voix étoit bien plus douce ! qu'elle touchoit bien plus mon cœur ! Et ſes traits divins ! Inutiles vœux ! hélas ! je ne le verrai jamais. —— Ma foi, madame, il n'y a pas d'apparence. —— Tu me déſeſperes : eſt-ce là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuſe illuſion ? Car c'en eſt une, je dois le croire, & je ne ſuis pas un enfant....... Cependant l'odeur des roſes !.... Oui, je la ſens, rien n'eſt plus réel ; & ce n'eſt pas la ſaiſon de ces fleurs. Que voulez-vous que je vous diſe, madame ? Tout le deſir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un ſonge ſoit une vérité. Eh bien, mademoiſelle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette, & que je m'habille. Je ſuis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne ſaurois calmer.

Victoire, monſieur, dit Juſtine en revoyant Volange : le ſylphe eſt annoncé, deſiré ; on l'attend ; qu'il paroiſſe, il ſera, ma foi, bien reçu.

Eliſe fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le ſoir ſon mari s'apperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller ſe livrer au ſommeil. Leurs appartemens ſe communiquoient, ſelon l'uſage ; & Volange étoit d'accord avec ſa confidente ſur le moyen d'arriver ſans bruit au chevet du lit de ſa femme ; mais il falloit que par un ſoupir, ou par quelques mots échappés elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Elise ne vouloit la nuit, auprès d'elle, aucune lumiere, & ce n'étoit pas sans raison. Les tableaux de l'imagination ne sont jamais si vifs que dans l'obscurité profonde. Ainsi, Volange, sans être apperçu, épioit le moment favorable. Il entendit Elise soupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil : toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange avec un son de voix si doux qu'Elise l'entendoit à peine, c'est à moi d'appeller le sommeil : je ne suis heureux que par lui ; c'est dans son sein que je vous possede. Il n'eut pas le tems d'achever, Elise jetta un cri perçant, & Volange ayant disparu, Justine accourut à la voix d'Elise. Qu'avez-vous donc, Madame ? lui dit-elle. —— Ah ! je me meurs, je viens de l'entendre. Rappelle-moi, s'il se peut, à la vie. Je suis aimée, je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, & soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son repos & qui alterent sa santé. Traitez-moi d'enfant, d'insensée, lui dit Elise. Ce n'est plus un songe ; rien n'est si vrai, je l'ai entendu comme je vous entends. —— A la bonne heure, madame, je ne veux pas vous impatienter ; mais tâchez de calmer vos esprits : souvenez-vous que, pour plaire à un sylphe, il faut être jolie, & qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. —— Tu

t'en vas, Justine? que tu es cruelle! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante? Attends du moins que je sommeille, s'il est possible de sommeiller dans l'émotion où je suis.

Enfin ses beaux yeux s'appesantirent, & il fut résolu, entre Justine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Elise avoit fait, le sylphe se laisseroit desirer la nuit suivante. En effet, elle eut beau l'appeller.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, disoit-elle. Bon, madame, lui dit Justine, un esprit est-il donc si timide? n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a causée? Soyez tranquille; il sait ce qui se passe dans votre cœur comme vous-même, & peut-être, dans ce moment, il est là qui prête l'oreille. —— Que dis-tu là? tu me fais tressaillir. —— Eh quoi! n'êtes-vous pas bien-aise que votre sylphe lise dans votre ame? —— Assurément: il ne s'y passe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il se mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on se fait des sylphes, & la pudeur..... —— La pudeur, ce me semble, est déplacée avec des esprits. Où seroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce soir? —— Ah! j'aurois beau dissimuler, il sait bien que je le desire.

Le vœu d'Elise fut accompli. Elle étoit couchée, la lumiere éteinte, & Volange au chevet de son lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Justine? —— Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. —— Ah! du moins, s'il pou-

voir m'entendre ! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix : mais écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi. Qu'est-ce donc, madame ? vous me semblez émue. —— Ce n'est rien, laisse-moi, te dis-je. Justine obéit ; & dès qu'ils furent seuls : Eh quoi ! lui dit le sylphe, ma voix vous intimide : l'on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas ! dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, & passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité ? Croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi, & se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme mon essence : mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame ; vous les avez comme nous, Elise ; mais en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je suis jaloux ; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant & d'aimable ; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas ! il m'est bien facile de vous obéir, dit-elle d'une voix encore mal assurée ; le monde n'a pour moi nul attrait. Le vide même de mon ame n'a pu donner accès aux vains plaisirs qui vouloient la séduire ; comment y seroit-elle accessible, à présent que vous l'oc-

cupez ? Mais vous, esprit céleste & pur, comment puis-je me flatter de vous fixer & de vous suffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous distingue de tous les esprits répandus dans l'univers, & plus encore de l'espece humaine. Un sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'est heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer seul, & comme il partage tous les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même, dont mon bonheur devoit dépendre : mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, & ce n'est qu'en vous rendant heureuse, que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport, car la seule idée d'une union si douce me ravit & m'éleve au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime, avec celui des dangereux mortels, dont nous sommes ici les esclaves ! Hélas ! vous savez que j'ai subi les lois de l'hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le sais, dit Volange, & l'un de mes soins sera de les rendre légeres. Ah ! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espece ; mais ils sont tous si persuadés & si fiers de leurs avantages, si indulgens pour leurs torts, & si rigoureux pour les nôtres, si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire & de nous asservir, qu'il y auroit autant

d'imprudence que de foibleſſe à s'y livrer. Eh bien, lui dit ſon ſylphe, le croiriez-vous? tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux ſylphides. Douces, inſinuantes, fertiles en détours, il n'eſt point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les eſprits; mais une fois ſûres de leur aſcendant, une volonté capricieuſe & abſolue, une fierté impérieuſe & ſous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaiſance; & ce n'eſt qu'après les avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractere dominant que leur a donné la nature, a cependant ſes exceptions: il en eſt de même parmi les hommes. Mais, quoi qu'il en ſoit, ma chere Eliſe, l'un & l'autre monde nous ſeront étrangers, ſi vous m'aimez comme je vous aime. Adieu: mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le ſoin de votre étoile, je vais en diriger le cours: puiſſe-t-elle répandre ſur vous la plus favorable influence! —— Eh quoi? ſi-tôt vous vous éloignez! —— Oui, pour vous revoir demain à la même heure. —— Adieu.... Mais, non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente? —— Vous en avez une. Tenez-vous-en là. Juſtine vous aime, & elle m'eſt chere. —— Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous? —— Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, & en langue ſylphide, ce nom veut dire *tout ame*. —— Ah! je mérite le même nom depuis que je vous entends.

Alors le sylphe s'évanouit. Le cœur d'Elise nageoit dans la joie, elle étoit au comble de ses vœux ; & au milieu des idées délicieuses qui l'occupoient, le sommeil s'empara de ses sens.

Justine fut instruite de tout ce qui s'étoit passé, & n'eut pas besoin de le répéter à Volange. Elle lui dit seulement qu'il avoit laissé sa femme dans l'enchantement. Ce n'est pas assez, dit-il, je veux qu'en l'absence du sylphe tout lui rappelle son amour. Tu lis dans son ame, tu connois ses goûts, instruis-moi bien de ce qu'elle desire : le sylphe aura l'air de le deviner. —— Sur le soir, Elise, pour être plus libre, alla se promener seule, avec Justine, dans l'un de ces jardins magnifiques qui font l'ornement de Paris ; & quoiqu'elle fût tout occupée de son sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes lui fit jetter les yeux sur la parure d'une inconnue. Ah ! la jolie robe ! s'écria-t-elle, & Justine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite suivante ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom, & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Elise se couche, & dès qu'elle est seule : Ah ! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Me voilà seule, & vous ne venez pas ! Il vous attendoit, lui dit Volange : votre image l'a suivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la cour aérienne. Mais vous, Elise, en son absence, n'avez-vous desiré que lui ? Non,

lui dit-elle assurément, rien que vous seul ne m'intéresse. —— Je sais cependant, Elise, que vous avez formé un desir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle ; j'ai beau m'examiner, je ne sais quel est ce desir. Vous l'avez oublié, mais je m'en souviens, & loin de m'en plaindre, je souhaite moi-même que vous en ayiez souvent de pareils. Je vous l'ai dit, les sylphes sont jaloux, mais ils n'en sont que plus soigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie ; je veux n'y laisser que les fleurs, & en ôter jusqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laisse pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Elise un peu confuse, je vis avec lui comme avec un homme, dans la défiance & la crainte que nous inspire naturellement un sexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui sans me consulter, j'ai suivi mon devoir, & non pas mon penchant. Il m'aimoit, disoit-il, & il eût voulu me plaire, c'est-à-dire, me captiver : il n'a pas réussi, & sa vanité, qu'il appelle délicatesse, l'a détaché de ce dessein. Nous voilà bons amis, ou, si vous voulez, libres l'un & l'autre. —— Est-il au moins un peu complaisant ? —— Mais, oui, assez pour séduire une femme qui ne sauroit pas, comme moi, combien les hommes sont dangereux. —— Vous auriez pu tomber plus mal, & ce mari n'est pas aussi fâcheux que ses pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reste, & si

jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en seroit puni sur l'heure. Oh ! non, je vous conjure, dit-elle en tremblant : quoi qu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance, mais ce seroit en abuser cruellement, que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, & il en est assez puni.——— Votre ame est céleste, charmante Elise, un mortel ne vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoissent que le fer & le feu, mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, & dans l'instant, le regret, le reproche se saisiront de son ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi, l'esprit de votre sylphe animera votre mari, & vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Elise enchantée, le seul moyen de me le faire aimer. Ainsi se passa ce nouvel entretien.

Le lendemain, Elise étant à sa toilette, Justine jette les yeux sur le sopha du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Elise se retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah ! voilà donc comme il se venge de ce desir qui n'étoit pas pour lui ! Justine, enfin me croiras-tu ? n'est-ce pas un sylphe adorable ? Les yeux d'Elise

ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante! votre goût, madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, pourſuivit-il en conſidérant de plus près l'étoffe, cela eſt fait de la main des fées. Cette façon de parler familiere venoit là ſi à propos, qu'Eliſe rougit, comme ſi on l'eût trahie, & que ſon ſecret eût été révélé.

Le ſoir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empreſſée de ſon joli petit ſylphe; & celui-ci lui dit mille choſes ſi délicates & ſi tendres, ſur le bonheur d'embellir ce qu'on aime, & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne ceſſoit de répéter: Non, jamais mortel ne connut ce langage; il n'eſt donné qu'à une intelligence céleſte de penſer & de parler ainſi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer ſon ame, à la rendre auſſi douce, auſſi tendre, auſſi flexible à vos deſirs, que me le permet la nature. Vous y gagnerez ſans doute, Eliſe, & votre bonheur eſt tout pour moi; mais n'y perdrai-je pas quelque choſe? Ah! doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les ſoins qu'il prendra de me plaire? N'eſt-ce pas comme une ſtatue que vous voulez bien animer? —— Ainſi vous m'aimerez en lui? & en penſant que c'eſt moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux? ——Non, Valoé, ce ſeroit

le tromper : la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui ; & lui témoigner ce que je sens pour vous, ce seroit vous trahir l'un & l'autre. Volange, pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si délicate, changea de propos, & lui demanda à quoi elle s'étoit amusée tout le jour. Eh ! lui dit-elle, ne le savez-vous pas, vous qui lisez dans ma pensée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms sont entrelassés. Je dessine assez bien les fleurs, & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette espece de chaîne. Vous avez aussi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaisirs sont célestes : vous avez une voix touchante, une oreille exquise, & la harpe sous vos doigts, mêlant ses accords à vos sons, feroit les délices des habitans de l'air. Elise promit de s'y exercer, & ils se quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je suis souvent seule, dit-elle à son mari, la musique me dissiperoit. La harpe est à la mode, & j'ai envie d'en essayer. Rien n'est plus facile, dit Volange avec l'air de la complaisance ; & le soir même elle eut une harpe.

Le sylphe revint à son heure, & parut charmé de lui voir saisir & suivre ses idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Elise, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous savez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime est

précieux ! on ne lui donne pas le tems de desirer. Tel est sur moi votre avantage. Consolez-vous, lui dit Valoé, la complaisance a bien son prix : je fais ma volonté quand je préviens la vôtre ; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaisir de vous dire que c'est mon ame qui vous conduit. Il est plus flatteur de prévenir ; mais il est plus doux de complaire. Mon avantage est celui de l'amour-propre ; le vôtre est celui de l'amour.

Tant de délicatesse étoit pour Elise le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais cesser d'entendre une voix si chere ; mais, par ménagement pour elle, Volange avoit soin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le sommeil venoit la calmer.

La premiere idée qu'elle eut à son réveil, fut celle de son sylphe, & la seconde, celle de sa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute simple & sans ornemens. Elle vole dans son cabinet d'étude, & trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui sembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à son étonnement. Non, disoit-elle, non, jamais le pinceau, dans une main mortelle, n'a produit cette illusion. Et le moyen de douter que ce ne fût un présent du sylphe ? Deux brillantes aîles couronnoient cette harpe, la même sans doute dont Valoé jouoit au céleste concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le musicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M.

M. Timothée, instruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les sons de ce bel instrument! Quoi de plus doux, de plus majestueux? La harpe, à l'en croire, devoit renouveller tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'est lorsqu'elle soutient de ses accords les accens d'une voix mélodieuse & tendre. Observez encore, madame, que rien ne développe avec plus davantage les graces d'un beau bras & d'une belle main; & lorsqu'une femme fait placer sa tête avec l'air de l'enthousiasme, que ses traits s'animent, que ses yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié. Elise abrégea cet éloge, en demandant à son maître s'il étoit descendant de Timothée, musicien d'Alexandre? Oui, madame, dit-il, c'est la même famille. Elise prit sa premiere leçon. Le musicien parut enchanté de l'éclat des sons que rendoit cette harpe. Cela est divin! s'écrioit-il. Je le crois bien, disoit tout bas Elise.——— Allons, madame, essayez-vous sur ces cordes harmonieuses. Elise y porta une main timide, & chaque son qu'elle en tiroit, retentissoit jusqu'à son cœur. A merveille, madame, s'écrioit Timothée, à merveille! Bientôt j'espere vous entendre accompagner votre voix touchante, & embellir ma musique & mes vers. Vous faites donc aussi des vers? lui demanda-t-elle en souriant. Ah! madame, lui dit Timo-

thée, c'eſt la choſe du monde la plus ſinguliere, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois oui dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable ; mais, ma foi, rien n'eſt plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois ſans le ſavoir. Hier au ſoir encore je ne m'en doutois pas. —— Et comment avez-vous fait cette découverte ? —— Comment ? Cette nuit, dans le ſommeil, en ſonge, mon génie m'eſt apparu, & m'a dicté les vers que voici :

> Je renonce au frivole honneur
> De guider le char de l'Aurore,
> D'annoncer le retour de Flore ;
> Un ſoin plus doux fait mon bonheur ;
> Je préſide au réveil de celle que j'adore.
> L'Aurore a beau verſer des pleurs
> L'amante de Zéphyre a beau ſemer des fleurs,
> Eliſe eſt à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Eliſe tout émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers ? Moi, madame, je n'en ai fait de ma vie : c'eſt mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus, il les a mis en chant, & vous allez voir comme il eſt habile.... Eh bien, madame, dit-il après avoir chanté, que vous en ſemble ? N'eſt-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien ? Et, monſieur, ſavez-vous du moins quelle eſt cette Eliſe que vous célébrez ? —— Mais, madame, je crois que c'eſt un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il eſt doux à l'oreille. —— Ainſi, vous ne vous piquez pas d'entendre le ſens des vers que vous chantez ?

—— Non, madame; mais cela eſt égal : ils ſont mélodieux, ſenſibles; & c'en eſt aſſez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne ſoient connus que de moi : & ſi votre génie vous en inſpire encore, je veux qu'ils me ſoient réſervés.

Elle attendit ſon ſylphe avec impatience, pour le remercier de l'inſpiration. Il s'en défendit, mais ſi foiblement, qu'elle n'en fut que plus perſuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on regardoit comme inſpirés, ceux des hommes qui, ſans réflexion, produiſoient de belles idées. Ce ſont, dit-il, les favoris des ſylphes; & chacun d'eux a le ſien, qu'on appelle ſon génie. Il ne ſeroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un; & s'il lui inſpire des vers qui vous plaiſent, il peut ſe vanter d'être, après moi, le plus heureux des habitans de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Eliſe étoit plus ſenſible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une ſurpriſe nouvelle; & voici quel en fut l'objet.

On ſe ſouvient qu'elle s'étoit amuſée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit enlaſſé dans le ſien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre ſes diamans; elle ouvre ſon écrin : que voit-elle ? ſes bracelets, ſon colier, ſon aigrette, ſes boucles d'oreilles montées ſur le deſſin de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier ſentiment fut celui de

l'embarras & de la surprise. Que va penser Volange ? que va-t-il soupçonner ? comme elle étoit encore à sa toilette, Volange arrive, & jettant les yeux sur sa parure : Ah ! dit-il, rien n'est plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre ! Je serois bien flatté, madame, que ce fut là un trait de sentiment ! Elise rougit au lieu de feindre : mais le soir Valoé fut grondé. Vous m'avez exposée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompasse mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante ; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant de ce droit je serois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal, & je serois fâché d'en avoir été cause. Mais la ressemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point échappé, & je savois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret : c'est la premiere vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit passée en galanteries de la part du sylphe, & du côté d'Elise en mouvemens de surprise & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La premiere & la plus belle des saisons, le tems où l'on jouit de la nature, arrive. Volange avoit une maison de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme, &

quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle sentoit fort bien, disoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose. Rien ne vous attache à la ville, & la campagne est, dans ce moment, un séjour délicieux, sur-tout pour une ame sensible & bienfaisante comme la vôtre. Elle y voit, dans la nature libérale, le premier modele de cet heureux penchant; & le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs, les moissons naissantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondissans de joie à la premiere vue de la lumiere, tout présente, dans la campagne, le caractere de la bonté. En hiver, la nature se peint sous un aspect menaçant & terrible: en automne, elle est riche & féconde, mais elle gémit de se dépouiller, & sa libéralité l'afflige: en été même, elle vend ses dons; & la triste image d'un travail accablant se joint à celle de l'abondance. C'est au printems que la nature est gaiement prodigue de ses richesses, & amoureuse du bien qu'elle fait. Hélas! dit Elise, la nature est belle, je le sais; mais le sera-t-elle pour moi dans ce lieu même où je me suis liée au sort d'un mortel, où j'ai fait serment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant souvenir.....? Non, reprit le sylphe, rien, ma chere Elise,

rien dans la nature n'est humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante est de fleurir & de germer, la perfection d'une mortelle est d'être épouse & de devenir mere. Si vous aviez contrarié la sagesse de ce dessein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi ! dit Elise, une essence pure, un esprit céleste aimeroit en moi ce qui m'abaisse au-dessous de lui ! —— Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en sylphe ; & ce n'est pas de vos sens que je suis jaloux. Que votre ame soit belle & pure, qu'elle soit à moi : c'est assez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes, ils sont soumis aux lois des mortels : un d'eux les possede, qu'il en dispose : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai ; car l'un de vos devoirs est de le rendre heureux. —— Ah ! du moins donnez-moi le tems de m'accoutumer à cette pensée. A la campagne on se voit plus souvent : je m'apprivoiserai peut-être avec ce devoir. Mais, de grace, ne m'abandonnez pas. —— Non, j'y serai sans cesse avec vous. J'aime la paix & le silence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu sauvage & solitaire, qu'Elise appelloit son désert, & où elle avoit coutume de se retirer pour rire ou rêver à son aise. A peine arrivée, elle s'y rendit. Tout étoit changé. Au lieu de son siege de mousse, elle trouva un trône de gazon semé de violettes en festons & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui se courboient en voûte ; l'épine fleurie en formoit l'en-

ceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Elise, à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avoit eu d'embellir son petit hermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon jardinier : je lui sais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet. Des bosquets, madame ! dit le rusé villageois ; c'est, ma foi, bien là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des potagers bien tenus, il faut me donner plus de monde. —— Au moins n'avez-vous pas négligé le mien ; & ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchante. —— Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, graces à Dieu, vient de soi-même, & sans que je m'en mêle. —— Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché ? Non, madame ; mais qu'à cela ne tienne ; & si vous voulez, après la seve, j'y donnerai quelques coups de croissant. —— Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé ? —— Ma foi, madame, excusez-moi ; ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe assez, sans toutes ces gentillesses-là.

Elise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son

ſylphe. Ah ! dit-elle dans ſon raviſſement, ce ſera le tems où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y ſera préſent ; mais ſera-t-il toujours inviſible ?

Il vint le ſoir, comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon boſquet eſt charmant. Mais, vous le dirai-je ? pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige, & vous rendre viſible à mes yeux. Cela ſeul manque à mon bonheur. —— Vous me demandez, ma chere Eliſe, ce qui ne dépend pas de moi. Le roi des airs accorde quelquefois cette grace à ſes favoris : mais cela eſt ſi rare ! & quand il l'accorde, c'eſt lui qui preſcrit la forme qu'il veut que l'on prenne ; & le plus ſouvent il préfere la plus bizarre, pour s'amuſer. Ah ! dit Eliſe, pourvu que je vous voie, il m'importe peu ſous quels traits. Il promit de ſolliciter cette faveur avec les plus vives inſtances.

A préſent, lui dit-il, comment s'eſt paſſé votre voyage ? —— Mais, fort bien. Mon mari a cauſé avec une gaieté aſſez naturelle ; & je n'ai pas de peine à reconnoître l'effet des ſoins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes a beau ſe plier, il garde ſon reſſort : on le tempere, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne déſeſpérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir ſur ſon ame. Que ferez-vous demain, ma chere Eliſe ? —— Je me baignerai le matin. —— J'irai vous voir au bain, s'il eſt poſſible, je paſſerai un moment avec vous.

Au réveil d'Elise, on vint lui dire que son bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidelle Justine : mais comme le sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur est timide, elle voulut que les rideaux fussent tirés, & que le jour à peine éclairât la salle.

Elise se met dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ses yeux apperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Elise, peint sous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une coulisse ménagée dans la cloison, où glissoient sans bruit tout à tour le miroir & le tableau, pour se succéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Elise étoit élevée sur un nuage, & environnée d'esprits aériens qui lui présentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle appercevoit pour la réflexion des objets opposés : mais à mesure que, d'un œil plus attentif, elle démêle ce qui la frappe, la surprise succede à l'erreur. Justine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois..... O ciel, s'écria-t-elle, dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! Eh quoi ? madame, j'y vois aussi la mienne. Où est la merveille, que dans un miroir on se voie en se regardant ? —— Viens, viens toi-même, viens ici, te dis-je. Est-ce là l'effet d'un miroir? —— Assurément. —— Assurément ! Ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi, au milieu de cette cour céleste, portée en triomphe dans les airs !

—— Vous n'êtes pas bien éveillée, madame; c'eſt ſans doute encore un ſonge que vous achevez dans le bain. —— Non, Juſtine, je ne rêve point; mais je vois que ce tableau n'eſt pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé! c'eſt vous qui l'avez peint! Que votre tendreſſe eſt ingénieuſe.

Les yeux d'Eliſe furent une heure entiere attachés ſur le tableau. Elle attendoit ſon ſylphe; mais il ne vint pas. Il n'a fait que paſſer, dit-elle, & par cet hommage il s'eſt annoncé. Cependant, que dira mon mari? comment lui expliquer ce prodige? Eh! madame, lui dit Juſtine, ſi ce tableau n'eſt pas viſible à mes yeux, pourquoi le feroit-il aux ſiens? —— Tu as raiſon; mais je ſuis ſi troublée!.... En diſant ces mots, elle leve les yeux; & au lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'eſt le miroir qu'elle retrouve. Ah! je ſuis tranquille, dit-elle: le tableau s'eſt évanoui. Mon ſylphe aimable ne veut pas me laiſſer la plus légere inquiétude. Et comment n'aimerai-je pas un eſprit tout occupé de mes plaiſirs & de mon repos?

Impatiente de ſavoir le ſuccès de ſa demande, elle fit ſemblant, le ſoir, d'être fatiguée de ſa promenade, & d'avoir beſoin de ſommeil. Le ſylphe ne ſe fit pas attendre. Je ne ſais, lui dit-il, ma chere Eliſe, ſi vous ſerez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'eſt permis de paroître à vos yeux. —— Ah! c'eſt tout ce que je deſire. —— Mais ce que je prévoyois eſt

arrivé. Le roi des airs, qui lit dans nos pensées, m'a prescrit la forme que je dois prendre ; & cette forme est celle..... devinez. —— Je ne sais. Tirez-moi vîte d'inquiétude. —— Celle de votre mari. —— De mon mari! —— J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage ; mais il n'a pas été possible. Il m'a menacé de retirer sa grace, si je n'en étois pas content ; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que. —— A la bonne heure ; & quand vous verrai-je? —— Demain, dans votre petit désert, au moment du coucher du soleil. —— J'y serai, car je me fie à vous. —— Vous le pouvez sans inquiétude. —— Vous m'aviez cependant promis de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous les plus grands hommages. Mais c'étoit vous que je desirois. —— Je n'étois pas loin, mais intimidée par la présence de Justine.... ---- Ah! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je serai seul au bosquet.

Ce rendez-vous ne laissoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle se livre à moi, disoit-il. Profiterai-je, pour l'éprouver, de l'illusion où je l'ai mise? Il me seroit bien doux de l'attaquer, si j'étois sûr qu'elle résistât! Mais si j'en étois si sûr, je n'aurois pas besoin d'épreuve. Fatale curiosité! Consultons-nous; voyons avec nous-même quel est le parti le plus dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou rester dans le doute? Dabord le doute me laisse un nuage;

& puis-je répondre de mes idées ? Peut-être qu'il ne fera plus tems de la justifier, lui ferai-je l'injure de croire que son imagination séduite eût triomphé de sa vertu ? J'aurai beau me le reprocher, & le mal fera sans remede. Si au contraire je l'éprouve, & qu'elle résiste, je suis trop heureux. Mais si elle cede ! .... Eh bien ! si elle cede, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les esprits. Oui, mais cet esprit est revêtu d'un corps ; & si ce corps se trouve le mien, je n'en dois pas remercier Elise. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant, j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en sortir. Ne délibérons plus ; rendons-nous au bosquet : l'occasion me décidera.

Volange, sans faire semblant d'observer Elise, ne perdit pas un de ses mouvemens. Il la vit se parer avec une modestie pleine de graces ; & la décence qu'elle mit dans son ajustement le rassura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une sérénité qui annonçoient une joie innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Elise mesuroient le cours du soleil. Enfin l'heureux moment approche ; & Volange qu'elle avoit vu partir en habit de chasse, se rend le premier au bosquet dans la parure la plus élégante. Elise attentive, l'apperçoit de loin, & le saisissement qu'il lui cause, la fait presque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main ; & la voyant tremblante, la fait asseoir sur son petit trône de gazon.

Elise reprenant ses esprits, trouve son sylphe à ses genoux. Eh quoi! lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inspirer ma vue? ne vous en ai-je pas épargné la surprise? n'avez-vous pas desiré de me voir? en êtes-vous fâchée, & voulez-vous que je disparoisse? ---- Hélas! non: ne me punissez pas d'une foiblesse involontaire. La joie & l'attendrissement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me causez. Je tremble, disoit Volange en lui-même: elle est attendrie; cela débute mal. Ah! ma chere Elise, que n'ai-je été libre de choisir, entre les mortels, celui dont les traits auroient pu lui plaire; & qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari! Cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux qui, comme vous, sont habitans de l'air; mais en homme, j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari, que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous; mais votre ame donne à ses yeux je ne sais quoi de céleste; votre voix, en passant par sa bouche, lui communique un charme tout divin; & dans son action je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel. ---.- Eh bien, si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. ---- Serez-vous heureuse? ajouta-t-il en lui baisant la main. ------ Elice

rougit, & retira cette main qu'il avoit saisie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'est un sylphe, & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Elise n'est pour vous qu'une ame; & si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel, sans altérer la pureté de votre essence & de votre amour, quittez cette forme avilissante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes souhaits. Fort bien! disoit Volange tout bas; mais je touche au moment critique.

Elise, il n'est plus tems de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu: mais apprenez ce qu'il m'en coûte. » J'y consens, (m'a dit le » roi des génies), obéis aux lois d'une femme, » deviens homme; mais ne te flatte pas de » n'avoir des sens qu'en apparence. Tu vas » aimer comme les mortels, & en ressentir les » plaisirs & les peines. Si tu es malheureux, » ne viens pas gémir & troubler les airs de tes » plaintes. Je t'exile du ciel jusqu'au moment » où Elise aura comblé tes vœux. « J'espérois vous fléchir, ajouta le sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire: j'ai subi cette dure loi. Jugez à présent si je vous aime, & si vous devez m'en punir.

Ce discours mit Elise au désespoir. O le plus imprudent & le plus cruel des esprits aériens! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait, & à quelle extrémité me réduisez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de sa femme se remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas consultée?

ajouta-t-elle. Etoit ce pour ma honte ou pour votre supplice que je desirois de vous voir ; & quel que fût ce desir, avez-vous pu penser qu'il l'emportât sur ce que je me dois à moi-même ? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore ; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'est plus chere que ma vie & que mon amour. Volange tressaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicatesse. Mais voyez combien je ressemble à Volange : c'est presque lui, ou plutôt c'est lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, & qui vous demande le prix du plus fidele & du plus tendre amour. ---- Non, vous avez beau lui ressembler, vous n'êtes pas lui, & c'est à lui seul qu'est dû le prix que vous me demandez. Levez-vous, éloignez-vous de moi, ne me revoyez de la vie. Laissez-moi, vous dis-je, insensé ? Quelle est cette joie insultante que je vois briller dans vos yeux ? Auriez-vous l'audace d'espérer encore ? —— Oui, j'espere, ma chere Elise, que tu ne vivras que pour moi. —— Ah ! c'est le comble de l'outrage ! —— Ecoute. —— Non, je ne veux rien entendre. —— Un seul mot va te désarmer. —— Ce mot doit être un éternel adieu. —— Non, la mort seule doit nous séparer : reconnois ton mari dans ton sylphe. Oui, ce Volange que tu haïssois, est ce Valoé que tu aimes. ---O ciel !... Mais, non, vous m'en imposez ; vous abusez

de la reſſemblance. ---- Non, te dis-je, & Juſtine eſt témoin que tout ceci n'eſt qu'un badinage. --- Juſtine ! --- Elle eſt dans ma confidence : elle m'a aidé à te ſéduire ; elle m'aidera à te détromper. ---- Vous, mon mari ! ſeroit-il poſſible ? Je tremble encore. Achevez, dites-moi comment ſe ſont opérés ces prodiges. C'eſt l'amour qui les a tous faits, & tu ſauras par quels moyens. ---- Ah ! s'il eſt vrai !.... --- S'il eſt vrai, mon Eliſe, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ? ---- Oui, je croirai qu'il en eſt un, & que c'eſt moi qui le poſſede.

Juſtine interrogée avoua tout, & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Volange. C'eſt à préſent, dit Eliſe en ſe jettant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent, que je ſuis enchantée ; & j'eſpere que la mort ſeule détruira cet enchantement.

Fin du tome premier.

TABLE DES CONTES

Du tome premier.

Alcibiade, page 3
Soliman II, 33
Le ſcrupule, ou l'amant mécontent de lui-même, 55
Les quatre flacons, ou les aventures d'Alcidonis de Mégare, 84
Lauſus & Lydie, 112
Le mari ſylphe, 126